TREIZIÈME ANNÉE. — N° 290 1er FEVRIER 1909 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

Les "prophètes" se rebiffent et les astrologues s'insurgent

Je me doutais bien que la question que je posais, dans mon dernier article, à propos des désastres italiens : « Est-ce la faillite des phophéties ? » soulèverait des discussions passionnées. Je ne croyais pas toutefois qu'elle déterminerait une telle avalanche de lettres. J'en suis littéralement submergé.

Toutes ces lettres, à des titres divers, sont intéressantes, et toutes mériteraient d'être publiées ; mais les quarante colonnes de l'*Echo du Merveilleux* n'y suffiraient point, et force m'est de faire un choix.

Dans ces communications, si variées, deux points sont surtout visés.

Est-ce la faillite des prophéties ?

Le premier est celui qui faisait l'objet même de mon article. On se souvient que, après avoir passé en revue un certain nombre de documents considérés, à tort ou à raison, comme ayant une valeur prophétique, je concluais qu'à ma connaissance aucun texte ne semblait avoir prédit les catastrophes de Messine et de Reggio.

Plusieurs de mes lecteurs contestent cette conclusion.

Un quatrain de Nostradamus.

C'est ainsi que M. Elisée du Vignois, de qui nous avons publié parfois de si ingénieuses interprétations de Nostradamus, nous écrit :

Nostradamus qui a prédit la catastrophe de Courrières, avec les détails circonstanciés d'époque et de lieu, en indiquant qu'elle arriverait au mois de mars et tout près du canal de la Deule (voir *Echo du Merveilleux*, n° du 1er avril 1906), Nostradamus se devait à lui-même d'annoncer l'immense désastre qui vient de frapper l'Italie. Il me semble qu'il n'a pas failli à sa renommée ; qu'on en juge. Il s'exprime ainsi :

Paterne orra de la Sicile cris,
Tous les aprests du goulphre de Trieste,
Qui s'entendra jusques à la Trinacrie,
De tant de voiles fuy, fuy l'horrible peste. VIII, 84.

Je connaissais ce quatrain depuis longtemps et, retenant les points hors de conteste, j'avais noté qu'une catastrophe aurait lieu en Sicile, qu'elle produirait une atmosphère pestilentielle et que le pape viendrait au secours des sinistrés : aussi m'y suis-je reporté de suite à la nouvelle du fléau, pour savoir si la relation des faits permettrait de compléter mon explication.

On peut traduire :

Le Saint-Père entendra les cris de la Sicile ; le phénomène subit, objet de longues préparations souterraines, qui s'entendra — peut-on dire en raison de l'importance du cataclysme — *depuis le golfe de Trieste jusqu'au bout de la Sicile, se produira au détroit où passent tant de voiles. Fuyez, fuyez cette horrible peste* (*Paterne*, du latin *paternus*, paternel ; *orra* futur du verbe *ouïr*, entendre ; *Trinacrie*, nom donné à la Sicile à cause des trois caps (*tria acria*) par lesquels elle se termine.

Sans doute Nostradamus est extrêmement concis ; et je lui fais dire plus de choses qu'il n'a employé de mots ; mais il ne faut pas oublier qu'il écrit des prophéties et que, pour ne pas être compris *avant*, il est obligé de rester un peu énigmatique *après* ; peu importe, au reste, que certains verbes manquent dans la phrase si les noms sont là pour porter les idées et pour nous faire suivre la marche de sa pensée.

Or, j'ose dire que tous les termes dont il s'est servi sont aujourd'hui parfaitement justifiés.

De tous les cœurs généreux qui s'empressèrent [de soulager cette immense misère, ce fut Pie X qui envoya les premiers secours et c'est par ses soins que les catholiques font encore répartir le produit de leurs souscriptions et de leurs offrandes.

En Calabre comme en Sicile, la situation était lamentable, et les journaux ont dit les cris terrifiants que faisaient entendre les survivants ensevelis sous les décombres, ainsi que les malheureux demi-nus et affamés, lorsqu'on leur distribuait des vêtements et des vivres.

Quant au phénomène en lui-même, il est utile d'avoir une carte d'Italie sous les yeux pour le comprendre. En même temps que le rivage oriental est baigné sur toute sa longueur par l'Adriatique, on remarque qu'une crête de montagnes, partant des environs de Trieste, contourne la région du Nord, descend à l'Ouest sous le nom d'Apennins et se prolonge jusqu'en Sicile. C'est dans cette ossature de formation géologique relativement récente, et toujours mal affermie, à l'endroit même où le sol se courbe au-dessous du niveau de la mer pour faire place au phare de Messine, que le travail souterrain a eu son point central et que l'épouvantable accident s'est produit.

Cet étroit passage, qui voyait défiler dans ses eaux toutes les flottes de France et d'Espagne en communication avec le Levant, sert maintenant de relâche aux dévoués marins, venus des contrées de l'Europe, pour relever les morts, transporter les blessés et construire des campements pour les malheureux sans asile.

Avant que l'on ait enterré les cadavres dans la chaux vive et désinfecté les décombres, le petit nombre de ceux qui étaient épargnés n'avaient d'autres ressources que de prendre la fuite pour échapper à la contagion et à la peste.

En général, pour qu'un quatrain soit définitivement interprété, il faut qu'une partie puisse être reconnue exacte par tout le monde et il suffit que le reste s'explique, pour les esprits instruits, par des déductions logiques et des raisonnements certains. Evidemment si Nostradamus, au lieu du second et du troisième vers, avait mis l'expression « tremblement de terre » et s'il avait remplacé « de tant de voiles » par les mots « entre Reggio et Messine », il obtiendrait aujourd'hui un éclatant succès; il triompherait, oui, sans doute; mais aussi le résultat voulu par les décrets insondables de la Providence ne serait pas atteint, car les habitants de ces deux villes, avertis par avance, les eussent depuis longtemps abandonnées.

Pour me résumer, je conclus que Nostradamus, une fois de plus, s'est montré véritablement prophète et qu'il a donné à votre théorie une inéluctable confirmation.

ELISÉE DU VIGNOIS.

Après avoir lu ce passage essentiel de la lettre de M. du Vignois, on me dispensera, je crois, d'un long commentaire. Il faut vraiment trop de bonne volonté pour découvrir, dans ces quatre vers de Nostradamus, la prédiction du récent désastre italien. Les seuls mots qui, dans ce texte, ne prêtent à aucune équivoque, ce sont ces deux-ci : l'*horrible peste* Or, il n'y a pas de peste à Messine. Pour expliquer ces deux mots, M. du Vignois est obligé de les interpréter par analogie et par extension, en parlant de l'infection des cadavres et de la contagion possible.

Puisqu'il admet, en principe, notre définition des prophéties, cette interprétation condamne sa thèse; elle prouve, en effet, que les termes du document en question ne s'ajustent point exactement, ne sont pas parfaitement adéquats aux faits auxquels ils sont censés s'appliquer.

Une prédiction de Vanki

Vanki me fait remarquer qu'il avait annoncé des tremblements de terre en Calabre, comme devant se produire dans un délai de quatre ans, à partir du 30 août 1905 :

Vous dites, écrit-il, au milieu de votre article : « J'ai cherché dans les brochures de Vanki : néant. »

En cela vous avez raison, mais si vous aviez pris la peine de revoir le numéro de l'*Echo* du 1er août 1905 et lu mon article sur l'éclipse de soleil du 30 août de cette même année, vous y auriez lu ce qui suit :

« Cette éclipse visible à Paris, comme éclipse partielle, présente des particularités très intéressantes, étant données les positions qu'occupent les planètes dans les signes du zodiaque et les aspects qu'elles présentent entre elles ». J'explique ces positions et aspects, et plus loin je dis :

« Le signe où se produit l'éclipse est un signe de terre et septentrional, ce qui indique des *mouvements sismiques*. Saturne est dans un signe d'*eau* et agira sur cet *élément* pendant que Jupiter et Mars agiront sur *l'air* et le *feu*, ce qui occasionnera des *trombes*, des *cyclones*, etc., et les orages qui se sont produits en France dernièrement sont les précurseurs d'autres plus terribles ».

J'explique ensuite les effets de l'éclipse sur les hommes et les peuples.

J'ajoutais encore ceci :

« Il ne faut pas considérer les présages qui viennent d'être donnés comme se rapportant uniquement à Paris et à la France. Ces présages affectent tous les lieux où l'éclipse est visible, et ils sont nombreux. Ils affectent aussi particulièrement toutes les *cités* et toutes les *personnes* dont le *thème de fondation* (pour les villes) et de *nativité* (pour les gens), dont la pointe de la *première maison* (*ascendant*) se lèvera au moment de l'éclipse, ou qui auront ce degré au *milieu du ciel*, c'est-à-dire en dixième maison : il en sera de même pour les enfants qui naîtront ce jour-là ayant ce degré en première ou dixième maison..., etc., etc ».

Plus loin vous pouvez encore lire : « La durée des effets de l'éclipse pourrait être d'environ *quatre ans*, mais il est difficile de désigner l'époque précise où ses effets seront plus violents. »

Je terminais en donnant une liste, d'après les astrologues, des pays gouvernés par les signes où se trouvaient les planètes les plus influentes, et parmi ceux-ci *nous trouvons la Calabre pour les tremblements de terre*; la Turquie, les Indes, l'Assyrie, le Portugal, etc., pour les mouvements politiques et autres.

Je me suis reporté au texte de Vanki. Il est parfaitement exact que, dans un article paru le 1er août 1905, Vanki a écrit : « Le signe où se produit l'éclipse (l'éclipse du 30 août) est également un signe de *terre* et *septentrional*, CE QUI INDIQUE DES MOUVEMENTS SISMIQUES »; exact également que, parmi les régions menacées de tremblements de terre, dans les quatre ans qui suivraient l'éclipse, il ait mentionné la Calabre. Et cela prouve que les calculs de Vanki reposent sur des bases exactes; mais il est indispensable de souligner que si Vanki avait parlé de la Calabre, il avait également parlé du Portugal, de la Galicie, de la Normandie, de la Cilicie, d'Alexandrie, de Ratisbonne, de Worms, de Séville, de Compostel et de Livestois, ce qui, on l'avouera, enlève à ses prévisions cette précision d'après-coup sans laquelle il est impossible, selon nous, de dire qu'il y a eu véritablement *prophétie*.

Autres prédictions

Parmi les textes qui m'ont été soumis comme offrant tout au moins les apparences d'une véritable prophétie, les deux documents dont je viens de parler sont les seuls qui m'ont paru dignes d'un examen un peu sérieux.

Je veux cependant faire encore mention de deux cas de prévision partielle assez intéressants.

L'un m'est signalé par notre distinguée collaboratrice, Mme Louis Maurecy. Mme Maurecy rappelle que, le 15 octobre dernier, elle a publié dans l'*Echo du Merveilleux*, au cours du récit d'une visite qu'elle fit à Mme Juliette Bacon,— « l'un des plus étranges sujets que j'ai jamais rencontrés », écrit-elle, — la description d'une vision remontant au mois de décembre 1907 et relative à un tremblement de terre qui ferait d'innombrables victimes. Voici un extrait de l'article :

Doit-on rapprocher de la vision néfaste se rapportant à la guerre, une autre vision qui, l'année dernière, vint assaillir brusquement Mme Juliette Bacon.

Mme Bacon venait de dîner en tête-à-tête avec son mari. Celui-ci était demeuré à table, plongé dans la lecture d'un journal, tandis que la jeune femme, retirée dans la cuisine, remettait un peu d'ordre autour d'elle.

Quelques instants après, en rentrant dans la salle à manger, elle vit brusquement une figure spectrale surgir au côté de son mari. Bientôt une autre apparaissait de l'autre côté, puis une autre, encore une autre, si bien que la pièce lui parut peuplée de squelettes.

Ne voulant pas se laisser influencer par cette vision, la jeune femme, sans en rien dire, revint dans la cuisine, s'y occupa de nouveau quelques minutes, puis rentra dans la salle à manger.

La vision était là, toujours la même. Autour de son mari, un nombre incalculable de squelettes grimaçaient. Et à cet instant — c'est là que le mystère devient plus étrange — M. Bacon, repoussant brusquement le journal, dit à la jeune femme :

— *Quelle drôle de sensation j'ai là ! Il me semble que je suis entouré de squelettes !*

La vision disparut alors, mais plusieurs fois encore elle revint hanter la jeune femme; *et ce fut accompagnée d'un bouleversement terrible de la terre que Mme Bacon la revit*.

En vain ai-je interrogé le médium endormi sur le sens de cette vision.

— C'est un deuil, m'a-t-elle répété, un malheur; mais pourquoi étaient-ils tant?

Elle n'a pu répondre à cette question qu'elle se posait à elle-même.

Mme LOUIS MAURECY.

Cette vision est, en effet, curieuse et il n'était peut-être pas inutile de la rappeler, mais elle rentre plutôt dans la catégorie des pressentiments que dans celle des prédictions. Elle ne donne point, en tout cas, cette indication de lieu, que M. du Vignois avait cru découvrir dans Nostradamus ou cette indication, vague il est vrai, mais à la fois de lieu et de date, que Vanki avait fournie.

Dans un autre ordre d'idées, M. Monclar me signale les prévisions météorologiques très remarquables signées G. H.., que publie, depuis deux ou trois mois, le *Petit Marseillais*. Il m'envoie la coupure, relative aux prévisions du 13 au 23 décembre. On y lit :

Variations hygrométriques et thermométriques probables. Tempêtes périodiques : le 15 très forte avec pluies ou neiges et le 24 un peu moins violente quoique le temps soit encore troublé par des sautes de vents S. E. et S. O. — *Tempêtes accidentelles* possibles, mais incertaines : les 13, 20 et 24; *le 20 pouvant occasionner des tremblements de terre ou des catastrophes dans les mines et devant se terminer sous forme de cyclone* (*hors du territoire français*).

Dans le numéro du 10 janvier, l'auteur écrivait :

Réalisations précédentes et probabilités de la quinzaine suivante. — Tout le monde est encore sous l'impression du cataclysme de Messine, comparable en tous points avec ceux de San-Francisco en 1905 et de la Mar-

tinique en 1902. Ils suivent, nous dit-on, dans leur progressus certaines lignes générales à peu près fixes; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils sont provoqués par des effets magnétiques tout spéciaux qui émanent du soleil et dont les ondes actives présentent sur terre une vitesse d'impression d'environ 340 kilomètres par seconde et qui sont des émanations secondaires de la grande force centripète chargée de maintenir en équilibre tout notre système planétaire.

Il est bon de faire savoir à nos lecteurs que notre méthode d'investigation adoptée pour établir nos pronostics hebdomadaires est basée sur la succession des phases solaires, un peu comparables à celles de la lune;cependant, si notre œil ne peut pas les discerner,même avec la lunette astronomique, nous n'en ressentons pas moins les effets qui changent chaque neuf jours, tout comme les phases lunaires procèdent elles-mêmes tous les huit jours. Quand nous avons annoncé dès le 12 décembre qu'il y avait probabilité de tremblement de terre pour le 20 décembre, c'était au début de cette phase solaire que nous l'attendions et non pas à la fin. L'échéance du 28 s'est trouvée retardée de huit jours sur nos prévisions, tout comme il nous est arrivé quelquefois de les constater quelques jours avant la date indiquée pour leur réalisation probable.

Ces prévisions, on le voit, sont faites d'après des calculs établis sur des bases analogues à celles sur lesquelles se fondent les prévisions de M. l'abbé Moreux, dont nous parlions dans notre dernier numéro. Elles sont un peu étrangères à notre sujet ; nous les mentionnons seulement pour mémoire, et pour constater, une fois de plus, que, si la science positive n'est pas absolument incapable de prévoir les grandes catastrophes qui menacent les hommes, elle reste encore, comme précision, inférieure aux commentateurs des vieux textes, aux intuitifs, et, spécialement, aux astrologues, si méprisés d'elle...

Et ceci m'amène à la seconde question touchée par les lettres que j'ai reçues.

Querelle d'astrologues

On sait que j'avais fait grief à Nebo de n'avoir point, dans ses remarquables études sur les cycles historiques et les cycles astraux, prévu un événement aussi considérable et aussi exceptionnel que la destruction, presque instantanée, de deux immenses cités.

Nébo à ce reproche a répondu. Il a répondu que j'avais fait confusion. Il n'étudie pas les influences physiques des astres sur les autres astres. Il étudie seulement les influences des astres sur les pensées et les actions humaines. Un tremblement de terre ne dépendant point de la volonté des hommes, il lui était impossible de le prévoir.

Cette explication (je la résume, mais on a pu la lire *in extenso* dans le précédent numéro), a soulevé de très ardentes objections. On ne peut contenter tout le monde et... ses confrères. Les confrères en astrologie de Nébo protestent.

La thèse de M. Pierre Piobb

Qu'on en juge ! Voici la lettre que nous adresse M. Pierre Piobb, l'auteur si informé de l'*Année occultiste et psychique* :

Mon cher Confrère,

Emporté par sa belle fougue qui lui fait parfois trouver des choses si impressionnantes dans les aspects célestes, votre excellent collaborateur Nébo s'est laissé aller à dire que « les influences astrales s'appliquaient aux pensées et aux actions des hommes » et que « les personnes qui se figurent que l'on peut prévoir *astrologiquement* l'arrivée d'une catastrophe physique s'illusionnent complètement. »

C'est là une légère erreur qui pourrait créer un malentendu dans le public ; permettez-moi donc de la rectifier.

Si l'on entend par astrologie l'*art de prédire les événements humains*, M. Nébo a raison; mais si l'on ne veut voir dans l'astrologie que la répercussion terrestre des phénomènes célestes, M. Nébo n'a pas le droit de choisir parmi les événements terrestres.

Il y a une astrologie scientifique et officielle... celle que font tous les astronomes ; on ne l'appelle pas astrologie. c'est seulement ce qui la distingue de l'autre. Cette astrologie-là admet comme hypothèse (rendue vraisemblable par une interprétation de la loi de Newton) une sorte d'induction électro-magnétique des astres les uns sur les autres. On attribue à ce fait d'induction magnétique les marées solaires : ce sont les perturbations dans la masse gazeuse du soleil. Vous savez que l'on doute, aujourd'hui, de l'ignition même du soleil ; la lumière y serait produite par autre chose que du feu (Voyez l'article de M. Houllevigue dans la *Revue de Paris* du 15 décembre). Mascart, après Bruck, après Ampère même, avait remarqué que les perturbations solaires correspondaient à des perturbations magnétiques sur la terre. Mascart croyait donc et tous les astronomes croient également, avec quelques raisons scientifiques, à l'immixtion de l'influx solaire dans les phénomènes terrestres, tout au moins dans les phénomènes magnétiques.

Or, les tremblements de terre,distincts de ceux produits par l'érosion des eaux souterraines et de ceux occasionnés par les éruptions des volcans, sont des phénomènes magnétiques. Ils correspondent aux perturbations magnétiques terrestres et celles-ci aux marées solaires.

Comme les marées du soleil sont occasionnées par les planètes qui tournent autour de cet astre, il est facile de voir que les influences astrales du système solaire entier concourent à la production des phénomènes sismiques.

Comme on connaît, par avance, la position des planètes, on peut conséquemment prédire les marées solaires — donc aussi les tremblements de terre.

Pourquoi ne le fait-on pas ?

Pardon, on le fait ; mais, vous le savez, nos laboratoires et nos observatoires n'ont que des subventions ridicules ; aussi chacun garde pour soi ses travaux, et les astronomes, dont personne ne paraît vouloir considérer l'utilité, font comme les autres.

Cordialement à vous.

PIERRE PIOBB.

J'ai reproduit la lettre de M. Pierre Piobb, parce qu'elle est à la fois la plus courte et la plus explicite — *multa paucis* — de toutes celles où des astrologues, les uns professionnels, les autres simples amateurs, s'insurgent contre les dires de Nébo.

J'aurais pu, notamment, reproduire aussi celle de Vanki ; mais on l'a vu, par les citations de lui que j'ai faites plus haut, Vanki a prouvé que l'astrologie pouvait, dans une certaine mesure, annoncer des événements purement physiques. Comme l'autre prouvait le mouvement en marchant, il l'a prouvé en les annonçant.

Est-ce à dire que je donne raison à Nébo contre Piobb, ou à Piobb et à ses partisans contre Nébo? Distinguons.

L'opinion de M. Paul Flambart

Tout d'abord, — et dans une note parue au bas d'une colonne de mon dernier article, on a pu le constater — les explications de Nébo m'avaient pleinement satisfait.

Ce qui, dans ma pensée, constituait l'astrologie, c'était l'étude des influences des astres sur la volonté humaine, abstraction faite de toutes leurs autres influences physiques, chimiques, magnétiques sur les choses, — et, par conséquent, un événement, comme la catastrophe de Messine, était étranger à son objet.

Après avoir lu Piobb et Vanki, je pense un peu différemment. Je me dis :

— Certes oui, Nébo ne pouvait, directement, prévoir les catastrophes de Sicile, mais indirectement il aurait pu les prévoir. S'il est vrai qu'en faisant l'horoscope d'un individu, on peut prévoir sa destinée et, notamment, les dangers qui le menacent, on doit pouvoir, en faisant les horoscopes d'un certain nombre d'individus vivant dans le même lieu, prévoir ce qui se passera dans ce lieu. Je dis : sur un certain nombre d'individus, car il est entendu que les astres *inclinent*, mais n'*obligent* point...

Je n'insiste pas. Vous devinez mon raisonnement. Il n'a qu'un défaut, que Nébo pourrait me faire sentir en me répondant :

— Vous avez raison. Si j'avais fait les horoscopes d'un certain nombre d'habitants de Messine et de Reggio, j'aurais pu prévoir que ces habitants étaient menacés, sinon d'un tremblement de terre, du moins d'une catastrophe, et j'aurais même pu prévoir l'étendue de la catastrophe si, en opérant, non pas sur un certain nombre, mais sur un nombre considérable d'individus, j'avais découvert dans leurs « ciels » les mêmes signes maléfiques ; mais, je n'ai eu l'idée de faire l'horoscope ni d'un grand, ni d'un petit nombre de Siciliens.

Si Nébo me répondait ainsi, je répliquerais :

— Ce que vous me dites-là, mon cher Nébo, vous met complètement hors de cause ; mais votre défense ne se tient que si vous admettez le principe d'une relation entre les actions astrales et les catastrophes, relation que, dans le dernier numéro de l'*Echo*, vous déclariez au moins douteuse, sinon improbable...

Mais je m'aperçois que je discute un peu en l'air — ce qui est bien pardonnable, puisqu'il s'agit des astres — et que j'oublie de signaler une opinion, intermédiaire entre celles de M. Pierre Piobb et de Nébo, et qui me paraît les concilier, *In medio stat virtus*.

C'est l'opinion de M. Paul Flambart, ancien élève de l'Ecole polytechnique, l'auteur de *Preuves et Bases de l'astrologie scientifique* (1). Elle a déjà paru dans l'*Echo du Merveilleux* du 1er septembre 1902. L'article intitulé « L'Astrologie et les Catastrophes » a été reproduit, avec quelques adjonctions, dans l'ouvrage que je viens de citer. En voici l'essentiel :

Au sujet des fléaux collectifs, les données positives que l'expérience enseigne sont les suivantes, en faisant la part des incertitudes fréquentes relatives aux données de nativité :

(1) Bibliothèque Chacornac (3 fr.). En vente à la Librairie de l'*Echo du Merveilleux*, 19, rue Monsieur-le-Prince

Dans la plupart des cas, sinon dans tous, les horoscopes des victimes marquent une réceptivité particulière pour l'influence astrale du moment. Sans pouvoir nous étendre ici sur la façon de le constater, disons que cette réceptivité peut varier à l'infini en forme et en gravité, vis-à-vis d'un même ensemble de dissonances planétaires. J'ignore, par exemple, si les trente mille horoscopes des sinistrés de la Martinique en étaient marqués tous comme les deux que j'ai pu étudier (M. Mouttet, et Mme Ricci). *A priori* il semble aussi téméraire de le prétendre que de le nier.

Toutes les théories qu'on peut bâtir autour de la question sont au fond assez secondaires ; l'important en astrologie est d'apporter des preuves répétées de correspondances astrales, et le grand nombre d'exemples est de rigueur si l'on ne veut pas tomber dans des rêveries sans issue.

Les amateurs de théories sont libres à condition de consentir à l'examen de toutes les données positives capables de modifier leurs opinions.

Puisque l'expérience montre que l'homme ne naît pas à n'importe quel moment, mais sous un ciel plus ou moins conforme à celui des parents, les horoscopes de toute une population peuvent fort bien comporter certaines réceptivités communes, de même que les types de physionomie et de caractère peuvent présenter certains traits semblables. Ceci pourrait expliquer la *nature collective de quelques influences qui n'entraîne pas forcément l'identité des horoscopes atteints*.

Chacun est libre de ses opinions, mais jusqu'à preuve du contraire et nous basant sur l'analyse de plusieurs centaines des cas étudiés, nous sommes portés à croire que la plupart des victimes de la Martinique, sinon toutes, traversaient une période néfaste.

Il est également probable que bien des milliers d'horoscopes, autres que ceux des sinistrés en question, comportaient à la même époque de mauvais passages franchis autrement, ou n'ayant amené rien de saillant chez ceux qui avaient à les traverser.

Dans le cas de sinistres comme celui de Saint-Pierre de la Martinique, une sélection plus ou moins inconsciente peut fort bien s'opérer chez les hommes à l'approche du danger, si l'on songe que certains animaux en sont parfois instinctivement avertis.

On pourrait en dire autant des catastrophes attribuées à la maladresse ou à la malveillance.

L'aimantation de notre organisme, par rapport aux influences sidérales, terrestres, télépathiques, etc., aboutit peut-être à des phénomènes analogues à ceux du magnétisme artificiel qu'on a répétés de nos jours dans la suggestion hypnotique.

Je suppose qu'un magnétiseur suggère à son sujet l'idée de faire un faux pas tel jour, à telle heure. Il est probable que si le sujet hypnotisé est assez sensible, la suggestion à échéance aura lieu avec d'autant plus de netteté que ce dernier l'ignorera.

Si celui-ci est averti du danger couru et qu'il évite de se promener au jour fatal, au lieu d'une jambe cassée (que tout le monde s'empresserait d'attribuer au hasard) il pourra en résulter une simple entorse ou même un faux pas sans conséquence.

Cet exemple nous paraît un peu conforme avec ce qu'on est convenu d'appeler la « fatalité », grand mot qui effraye les uns se bataillant avec une chimère et qu'emploient les autres sans vouloir le définir.

A la nativité, le magnétisme humain, en formation d'individualité, peut très bien recevoir du magnétisme planétaire, en même temps qu'une *réceptivité latente*, une *sorte de suggestion à l'échéance* dont la forme et la gravité peuvent être modifiées dans la suite par la volonté, la raison ou toute autre cause étrangère.

Dans le cas des tremblements de terre, si, comme le pensent certains savants modernes, les mouvements sismiques du globe dépendent des influences du Soleil et de la Lune, on ne doit pas être surpris qu'il y ait certaines liaisons entre les cataclysmes terrestres et les catastrophes humaines.

Les sources sont les mêmes et les canaux sont différents, mais ceux-ci peuvent aboutir au même rendez-vous fatal.

Telle est du moins l'explication provisoire que nous donnons aux accidents collectifs ou individuels, pour ceux qui en cherchent une.

Je n'ajoute rien. A nos lecteurs de choisir entre les trois astrologues.

Conclusions

Que conclure de toute cette discussion ?

Sur le premier point : *Est-ce la faillite des prophéties?* Nous ne pouvons qu'exprimer à nouveau l'espoir qu'on découvrira bientôt, avec toutes les garanties d'authenticité désirables, un écrit prophétique qui s'adapte, mieux que tous ceux que nous avons passés en revue, aux événements tragiques d'Italie. Si on ne le découvre pas, nous devrons rechercher pourquoi, alors que tant d'autres faits historiques ont été annoncés, seul ou à peu près dans l'histoire des grandes catastrophes, un aussi colossal cataclysme n'a pas été prédit. Et si cette explication ne s'offre point, avec tous les caractères de l'évidence, force nous sera bien de renoncer à notre théorie des prophéties.

Sur le second point : *L'Astrologie peut-elle prévoir les catastrophes physiques?* Nous ne craignons pas, malgré l'espèce d'adhésion que nous avions tout d'abord donnée à l'opinion de Nébo, de conclure que si, en effet, l'étude des influences astrales sur les actions humaines est l'objet essentiel de l'astrologie, cette étude est indissoluble-

ment liée à celle des influences astrales sur les choses, puisque les moments critiques, les passages dangereux de notre existence que nous signalent nos horoscopes, peuvent aussi bien dépendre de la volonté des hommes que de la fatalité des forces physiques.

GASTON MERY.

P.-S. — L'article qu'on vient de lire était écrit et composé lorsqu'on me signala l'entrefilet suivant, paru dans le *Gil Blas* du 20 janvier, et qui m'avait échappé :

« Ne croire à rien, ne douter de rien... voilà la sagesse. » MARC STÉPHANE.

Un cas bien surprenant de prescience maladive préoccupe fort, en ce moment, le monde médical italien, tandis qu'il plonge dans la stupeur les plus notoires psychologues.

Un célèbre clinicien de Rome, le docteur Santi, vient en effet de faire part à l'Académie de la très curieuse révélation suivante :

Une dame romaine, atteinte depuis plusieurs mois de neurasthénie aiguë, voire d'hystérie, avait prédit, *dès le 2 décembre dernier*, la catastrophe sous laquelle a sombré Messine et qui a ravagé la Calabre.

Cette dame, qui appartient à une excellente famille de l'aristocratie, fit appeler précipitamment le docteur Santi, après avoir passé une nuit agitée d'affreux cauchemars qui l'avaient laissée en proie à la plus folle terreur.

Le praticien employa toute son influence pour rassurer sa malade, mais il ne parvint à la calmer qu'en lui promettant de remettre au roi une lettre qu'elle venait d'écrire.

Dans ladite lettre, elle suppliait Sa Majesté Victor-Emmanuel de « *courir au secours de la ville de Messine qu'un effroyable cataclysme menaçait. Je vois — affirmait-elle — la mer et la terre s'unissant pour engloutir la belle cité. Cet affreux malheur aura lieu le 8, le 18, ou le 28 de ce mois.* »

Le médecin, persuadé qu'il avait affaire à une hallucinée, mit la lettre dans son portefeuille, et, comme le lendemain il visitait la patiente et lui assurait qu'il avait fait parvenir son message au souverain, elle se montra plus tranquille et consentit à prendre quelque nourriture et à absorber les remèdes prescrits.

Mais, dans la nuit du 7 au 8, elle fut prise d'une atroce crise d'hystérie. Elle se tordait, pleurait, hurlait, demandant sans cesse si le roi avait fait évacuer Messine. Les nuit du 17 et du 27 furent tout aussi dramatiques. La crise du 27 décembre offrit une telle apparence de gravité que l'on crut, dans son entourage, que son dernier jour était venu. Elle ne cessa de se lamenter et de trembler d'effroi que le 28 au soir. Alors, elle tomba dans un sommeil profond... la catastrophe avait eu lieu.

Le docteur Santi demeure extrêmement frappé de l'exactitude des prophéties de sa malade. La terrible brutalité avec laquelle s'est manifestée à lui la prescience de sa malade a jugulé à tout jamais chez lui le doute. Il prépare sur ce cas étrange un mémoire à l'Académie de médecine et va présenter sa cliente aux Charcot, aux Raymond et aux Roubinowich italiens.

La lettre prophétique a été remise au roi qui va suivre avec le plus grand intérêt les expériences que la Faculté va tenter sur cette prophétesse.

BERTHE DELAUNAY.

Je n'ai vu, nulle part ailleurs, mentionné ce cas si saisissant de clairvoyance.

J'espère que, dans notre prochain numéro, il nous sera possible de donner à nos lecteurs les renseignements les plus complets sur la lettre que le docteur Santi aurait eue en sa possession.

Si cette lettre contenait, comme le prétend Mme Delaunay, des indications précises sur le désastre de Messine et de Reggio, sur sa date et sur sa forme, nous aurions le document précieux, le document que, dans notre dernier article, nous souhaitions découvrir bientôt — et notre théorie sur les prophéties recevrait ainsi la plus éclatante des confirmations.

G. M.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *A propos de la Dame Blanche de Darmstadt.*

A propos du témoignage si curieux de la duchesse de Cumberland, sur la « Dame Blanche » de Darmstadt, rapporté par la duchesse de Dino dans sa *Chronique*, un lecteur nous écrit :

— « Ouvrez les *Souvenirs* de la baronne du Montet, à la page 62, et vous y trouverez la vérité sur les Dames Blanches... »

Ouvrons les spirituels *Souvenirs* de la baronne. On y lit, à la page indiquée :

— « J'ai entendu raconter à Maria Boissier, elle-même... ». (Cette Maria Boissier était une Anglaise, malgré la physionomie de son nom, mais Française par sa mère, fille du célèbre chirurgien Davant, annobli par Louis XV. Elle semble avoir cumulé les excentricités des deux races. Par exemple, elle portait au lit un turban énorme, et, comme elle avait la lèvre couverte de duvet, un jour, dans une auberge, la fille qu'elle avait sonnée entre en disant : « Madame »... Puis, voyant dans le lit cette figure moustachue et ce turban : « Monsieur le comte »... Entendant qu'on riait et n'arrivant pas à se former une opinion, la fille se mit à faire force révérences. Le salon de cette vieille fille originale, à Vienne, était très recherché. Elle

passa les dernières années de sa vie au lit; son turban, chaque année, augmentait de volume, c'était quelque chose de monstrueux, à la fin).

— « ... à Maria Boissier elle-même l'histoire de la *Dame Blanche* qui apparut au château impérial le soir, veille de la mort de l'impératrice, deuxième femme de l'empereur François.

« D'abord, il faut savoir que l'église des Augustins touche au *Burg* (château), qu'un escalier y tient, et qu'en passant par les corridors de la résidence impériale, on abrège beaucoup le chemin; cette communication, d'ailleurs, est ouverte au public; on passe devant les appartements de l'Empereur et des princes, qui ne s'en inquiètent nullement; des sentinelles sont placées de distance en distance, et, le soir, on éclaire les longs corridors.

« Mme Boissier était grande, fort pâle; elle avait la singulière manie d'être toujours vêtue de blanc, même en hiver; ses fourrures était de cygne, ses souliers de velours blanc, sa pelisse de satin blanc; elle portait un grand voile blanc sur son petit chapeau blanc, des gants blancs; même ses livres de piété étaient contenus dans un sac de taffetas blanc. Elle avait la démarche lente et grave. Mme Boissier s'était oubliée dans la chapelle de l'église, dont la porte donnait dans la sacristie. Le gardien ne l'aperçut pas; il était tard; on était au commencement d'avril; l'impératrice se mourait; il ferma les portes.

« Mme Boissier remarqua, lorsqu'elle voulut sortir, qu'elle était enfermée; mais elle connaissait les communications intérieures: par la sacristie elle pouvait gagner les cloîtres du couvent et trouver le portier. Quand elle entra dans la sombre sacristie, elle entendit comme une exclamation de terreur et vit fuir un enfant de chœur qui achevait de réunir et de mettre de côté d'énormes tentures noires qui avaient servi dans la journée.

« L'enfant avait fermé au verrou la porte de la sacristie donnant sur les cloîtres. Il ne resta plus d'autre issue à Mme Boissier que l'escalier qui monte au château; elle s'y dirigea; il est près de la chapelle de l'empereur Léopold, dans le caveau de laquelle on dépose les cœurs de la famille impériale. En traversant les longs corridors, faiblement éclairés, elle fut étonnée de la pâleur des sentinelles; même un des soldats lui fit peur, il venait de laisser tomber lourdement la crosse de son fusil sur la pierre, ses dents claquaient et ses yeux étaient effrayants (ils n'étaient qu'effrayés).

« Le lendemain, on apprit la mort de l'Impératrice et en même temps l'apparition de la *Dame Blanche*, constatée par les rapports officiels des sentinelles, du gardien de l'église, qui, rentré par hasard, l'avait vue se diriger du sanctuaire vers le caveau et monter l'escalier de communication; de l'enfant de chœur, etc... »

Notre lecteur me demande avec quelque malice ce que je pense de l'anecdote. Je lui répondrai que, si l'on peut faire fonds sur le récit de cette originale Maria Boissier, l'anecdote paraît décisive quant à l'apparition de la Dame Blanche à la Hoffburg, le 12 avril 1807. Elle n'explique pas, toutefois, les apparitions antérieures ou postérieures du blanc fantôme attaché aux Habsbourgs, que l'on assure avoir vues encore en 1867, quelques jours avant la mort tragique de Maximilien; en 1889, à la veille du drame obscur de Meyerling, et, pour la dernière fois, avant l'attentat de Genève, où l'Impératrice tomba sous les coups d'un anarchiste. Qu'il y ait souvent des méprises de ce genre pour les fantômes, historiques ou non, qui glissent à pas muets dans les vieux châteaux, cela n'est pas douteux; qu'il n'y ait jamais eu que des méprises de ce genre, cela est fort difficile à croire. Le témoignage de la duchesse de Cumberland, en particulier, me paraît difficile à rejeter; et notre correspondant peut voir que telle était l'opinion de Mme du Montet elle-même, puisqu'elle raconte aussi, avec un accent de conviction, des histoires merveilleuses, dont je citerai deux ou trois.



« Il m'est arrivé, écrit-elle, des choses extraordinaires; je dirai la vérité, chose rare en matière de récits extraordinaires.

« Mon mariage avec M. du Montet était arrêté; j'étais à Bollène, dans l'ancien Comtat-Venaissin, chez ma grand-mère, Mme de la Fare, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Autriche, en 1809, et empêcha M. du Montet, mon preux et beau fiancé, de venir, ainsi qu'il était convenu. Il était au service de l'empereur d'Autriche... Toutes communications étaient interrompues; il lui fut impossible de nous donner de ses nouvelles; nous ignorions dans quel corps d'armée il se trouvait. Je priais avec ferveur pour sa conservation...

« Un soir, à genoux dans ma petite chambre, priant, et profondément absorbée par la pensée de cette guerre et l'incertitude des événements, j'avais l'imagination fortement fixée à Vienne, où j'avais été élevée, où je devais revenir pour épouser mon cher Joseph. Transportée ainsi à Vienne par la pensée et distraite de ma prière, je me disais: « Que se passe-t-il à Vienne, maintenant? » Une effroyable explosion se fit dans le cabinet qui touchait à ma chambre et dont la porte était ouverte; un torrent de feu et d'étincelles en sortit et l'éclaira subitement.

« Saisie de terreur, je m'élançai hors de mon lit; je n'eus pas un instant l'idée d'une chose surnaturelle; un coup de tonnerre unique, une effroyable explosion de la foudre dans ma chambre, voilà tout ce que j'imaginai. Je courus chez la femme de charge, qui couchait dans une petite chambre près de la mienne; je croyais qu'elle devait avoir entendu ce bruit terrible; je fus étonnée de son sommeil, je la réveillai: « Au feu! lui dis-je, le feu est chez moi! Une explosion terrible! » Elle se leva toute tremblante; nous entrâmes

tout était calme et obscurité. Je pris note du jour, de l'heure; c'était le jour, l'heure, la minute où la première bombe tombait sur Vienne.

« Ce fait est parfaitement exact. Vous l'expliquerez comme vous le voudrez, comme vous le pourrez : je vous assure que je ne dormais pas, que j'étais à genoux, que je priais; je suis persuadée avoir été, en réalité, par la force de la prière et de la puissance réelle magnétique et méconnue de notre âme, transportée momentanément à Vienne. »

Autre histoire du même ordre de phénomènes :

« C'était en 1829, à la fin de novembre; nous devions partir le jour même pour Paris, où mon oncle, le cardinal de La Fare, ne cessait de nous rappeler...

« J'étais dans la petite église solitaire de Villiers, où je venais de faire mes dévotions; il ne restait plus personne dans l'église; le prêtre avait fait son action de grâces et s'était retiré; j'étais seule, absolument seule; c'est ainsi que j'aime à prier, et je priais pour ma famille.

« J'entendis près de moi un profond soupir, mais bas et étouffé; je n'en pris aucune inquiétude; je pensais qu'il pouvait être resté quelqu'un à l'église. Ce premier soupir fut suivi, très près de moi, d'un gémissement douloureux; je me levai précipitamment pensant qu'il pouvait y avoir une personne malade et souffrante. Mais je ne vis personne; je me remis à genoux, et à peine y fus-je que de nouveaux soupirs plaintifs se firent entendre, et si près, qu'ils me semblaient ne pouvoir partir que du banc qui touchait le mien. Alors, je me levai, croyant bien décidément trouver une personne souffrante; je regardai dans tous les bancs, entre tous les bancs, partout. Je n'avais aucune crainte de choses surnaturelles. Je ne vis rien. L'église est petite, très claire, on ne peut s'y cacher; les gémissements, d'ailleurs, paraissaient poussés tout près de moi.

« Je quittai l'église, le cœur troublé, et pendant mon voyage, je pensai souvent à ces étranges gémissements. Je priais pour mon neveu Charles lorsqu'ils avaient commencé. Or, Charles, qui était alors en garnison à Morlaix, venait de tomber en asphyxie pour avoir imprudemment laissé couler un robinet d'eau bouillante dans son bain; il fut à la dernière extrémité; le chirurgien du régiment avait annoncé au colonel qu'il ne pourrait en revenir.

« Ma grand'mère, Mme de La Fare, m'a raconté avoir connu une personne parfaitement sage et nullement visionnaire, digne de foi enfin, qui, depuis son enfance, voyait habituellement une figure affreuse sortir à moitié de terre ou du parquet; à la promenade, à pied, en voiture, dans sa chambre, dans son salon, partout, lorsqu'elle y pensait le moins, elle voyait cette affreuse apparition; elle mourut fort jeune et l'on attribua cette vision à une maladie ou affection cérébrale.

« J'ai entendu aussi raconter dans ma famille l'histoire d'une jeune personne qui ne pouvait se regarder dans le miroir sans apercevoir derrière elle une effroyable figure grimaçante. Elle aussi mourut fort jeune. »

Le rêve de l'abbé de Condillac est un cas singulier de prémonition :

« Je ne sais si je vous ai dit le rêve de l'abbé de Condillac, que ma grand'mère de La Fare avait entendu répéter à Paris plusieurs fois, et avec d'autant plus d'intérêt qu'elle le connaissait personnellement, ainsi que son frère, l'abbé de Mably.

« L'abbé de Condillac se portait parfaitement bien; il avait passé la soirée gaiement dans une maison où il allait d'habitude; rien ne pouvait l'avoir disposé aux idées tristes ou lugubres. Il rêva qu'étant couché (comme il l'était réellement), il entendait un bruit et un mouvement extraordinaire dans la rue, qu'il se levait précipitamment et voyait un enterrement considérable passer sous ses fenêtres.

« Etonné, il avait interpellé un homme qui faisait partie du cortège : « De qui est cet enterrement? — De l'abbé de Condillac », lui fut-il répondu. L'abbé se réveilla avec la fièvre, raconta son rêve, et mourut trois jours après. »

Ces diverses anecdotes sont réunies sous le titre de « Choses extraordinaires ». Mais il y en a bien d'autres dans les *Souvenirs* : notamment celle de la comtesse Potztatsky et du chien noir, et celle de la princesse Schwarzenberg, à qui le prince Louis de Rohan avait prédit, au moyen des pavots, qu'elle mourrait brûlée, et qui le fut, en effet, dans le célèbre incendie de l'ambassade d'Autriche à Paris. Mme du Montet ajoute :

« Je racontais cet été (1848) cette anecdote à Mme la marquise de Mun, sa cousine. Elle l'ignorait, mais elle m'en raconta une plus surprenante encore. La princesse Pauline Schwarzenberg avait laissé à Vienne ses plus jeunes enfants sous la surveillance de sa belle-sœur, la princesse Eléonore; une gouvernante couchait dans la chambre des petites princesses.

« La nuit même de la terrible catastrophe, la chambre étant éclairée par une veilleuse qui donnait une lumière douteuse, la gouvernante vit la porte s'ouvrir et la princesse entrer doucement, entr'ouvrir les rideaux de ses enfants, les considérer avec tendresse, puis s'éloigner dans le même silence... La jeune gouvernante ne dormait pas; elle n'eut pas peur; elle pensa que la princesse pouvait être revenue de Paris cette nuit-là, qu'elle n'avait pas voulu se coucher avant d'avoir revu ses enfants, ni lui parler dans la crainte de l'éveiller si elle était endormie. Le lendemain, sa première parole fut pour raconter ce qu'elle avait vu et féliciter les enfants du retour de leur mère. On fut bien étonné, la princesse Eléonore l'assura qu'elle avait sans doute rêvé; elle soutint le contraire; elle était effectivement, parfaitement éveillée. »

Mais voici qui nous ramène tout à fait aux dames blanches et autres fantômes avertisseurs :

« Une jeune femme de la haute société voyageait en

Autriche... Elle avait une petite fille âgée de deux ou trois ans, qu'elle aimait passionnément. Un soir, elle arriva dans une auberge établie dans une ancienne maison seigneuriale. On plaça le lit de la petite fille dans la chambre de sa mère, on laissa la bougie allumée, et les femmes de la voyageuse s'en vont souper.

« Il y avait quelque temps qu'elles étaient sorties lorsqu'une des portes de l'appartement s'ouvrit; une vieille femme de l'aspect le plus vénérable, vêtue comme dans l'ancien temps et portant un fichu armorié sur le dos, s'approcha doucement du berceau de l'enfant, qu'elle parut considérer avec une tendre sollicitude; puis, avec les précautions d'une mère, elle le baisa sur le front et se retira.

« La comtesse fut touchée; elle pensa que cette bonne vieille était venue s'assurer par elle-même qu'il ne manquait rien à la fillette. Le lendemain, avant de partir, elle voulait la remercier, et demanda à la voir; on lui répondit par de l'effroi. Elle insista. On fut obligé de lui dire qu'on ne connaissait pas cette vieille femme. Mais elle était bien connue et redoutée depuis des siècles, et depuis des siècles elle apparaissait dans le même costume; les enfants qu'elle baisait au front mouraient dans l'année, et ainsi en fut-il pour la pauvre petite. »

Notre aimable correspondant voit que l'aventure de mistress Boissier n'avait pas inspiré à son amie, la baronne du Montet, un scepticisme invincible à l'endroit des Dames Blanches.

George Malet.

LA QUESTION MILLER

Il y a une question Miller. Certains spirites qui, pendant longtemps, s'étaient fait les défenseurs ardents du célèbre médium, mènent, depuis quelques semaines, une campagne très violente contre lui. Cette campagne a-t-elle, comme on le prétend, des dessous qu'il serait curieux de rechercher et de dévoiler? C'est ce que nous nous efforcerons de savoir. En tout cas, il ne s'agit point ici de la discussion très serrée, et très courtoise encore qu'ironique, que M. C. de Vesme a instituée au sujet des séances auxquelles il a assisté. Il s'agit de véritables attaques, d'accusations de fraude articulées sans ménagement. Nous dirons à nos lecteurs, dans notre prochain numéro, ce qu'il faut penser de cette polémique qui passionne, peut-être un peu plus que de raison, le monde des adeptes d'Allan-Kardec.

UNE PROPHÉTIE ALLEMANDE
annonçant le retour de l'Alsace-Lorraine à la France

Les journaux ont beaucoup parlé, ces jours derniers, d'une prophétie allemande, dite du Chêne-Populeux (1), et qui annonce, en même temps que la réunion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne en 1870, le retour de ces deux provinces à la France, un temps et un demi-temps plus tard.

Cette prophétie, que vient d'exhumer le *Messager d'Alsace-Lorraine* et qui est très connue dans les pays annexés, a été publiée en entier par l'*Echo du Merveilleux* dans son numéro du 15 février 1904. Le bruit fait autour d'elle par la presse lui donnant un regain d'actualité, nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de la leur mettre à nouveau sous les yeux.

PROPHÉTIE DITE DU CHÊNE-POPULEUX

« Lors donc que ce petit peuple de l'Oder se sentira assez fort pour secouer le joug de son protecteur et que l'orge aura poussé des épis, son roi Guillaume marchera contre l'Autriche.

Il ira de victoire en victoire jusqu'aux portes de Vienne, mais un mot du grand empereur d'Occident fera trembler le héros sur le champ de victoire; et l'orge ne sera pas rentrée qu'il signera la paix, secouera tout joug et rentrera triomphalement dans son pays. Mais voici qu'entre la rentrée de la quatrième orge et celle de l'avoine, un bruit formidable de guerre appellera les moissonneurs aux armes : une armée formidable, suivie d'un nombre extraordinaire d'engins de guerre, que l'enfer seul a pu inventer, se mettra en route vers l'Occident.

Malheur à toi, grande nation, malheur à vous qui avez abandonné les droits divins et humains.

Le Dieu des armées vous a abandonnés! qui vous secourra?

Napoléon III, se moquant d'abord de son adversaire, tournera bientôt la bride vers le Chêne-le-Populeux, où il disparaîtra sans plus jamais reparaître.

Malgré l'héroïque résistance des Français, une multitude de soldats bleus, jaunes et noirs se répandra sur une grande partie de la France.

L'Alsace et la Lorraine seront ravies à la France pour un temps et un demi-temps.

Les Français ne reprendront courage que contre eux-mêmes.

(1) Chêne-Populeux est une bourgade près de Sedan.

Malheur à toi, grande ville, malheur à toi, cité du vice. Le fer et le feu succèderont au feu et à la famine.

Courage, âmes fidèles, le règne de l'ombre n'aura pas le temps d'exécuter tous ses projets.

Mais voici que le temps des miséricordes approche. Un prince de la nation est au milieu de vous. Soudain, il unira le Coq au Lys, et il montera un cheval blanc du côté gauche, attendu qu'il boîte de la jambe droite. C'est l'homme de Dieu, c'est l'homme du salut, le sage, l'invincible ; il comptera ses entreprises par ses victoires.

Il chassera l'ennemi de France, il marchera de victoire en victoire jusqu'au jour de la justice divine.

Ce jour-là, il commandera à sept espèces de soldats contre trois au quartier des Bouleaux, entre Ham, Wœrl, et Padernborn.

Malheur à toi, instrument de la justice divine, tu seras exterminé parce que tu as outrepassé tes droits. Malheur à toi, peuple du Nord, la septième génération répondra de tes forfaits. Malheur à toi, peuple de l'Orient, tu répandras des cris de douleur et du sang innocent. Jamais armée pareille n'aura été vue ; jamais plus formidable bruit n'aura été entendu.

Trois fois le soleil passera au-dessus de la tête des combattants sans être aperçu à travers les nuages de fumée.

Enfin le prince blanc emportera la victoire ; deux de ses ennemis seront anéantis. Le reste du troisième fuira vers l'Extrême-Orient.

Guillaume, le II[e] de sa génération, aura été le dernier roi de Prusse, il n'aura d'autres successeurs qu'un roi de Pologne, un roi de Hanovre et un roi de Saxe qui feront revenir leurs nations dans le giron de l'Eglise ! Le prince invincible replacera le Pape sur son trône et il recevra la bénédiction de l'heureux vieillard. La sanctification du dimanche ramènera la paix et le bonheur. »

Le texte ci-dessus n'est pas absolument le même que celui qu'a publié le *Messager d'Alsace-Lorraine.* Notre confrère, notamment, a omis, peut-être à dessein, de citer ce passage : « Guillaume, le deuxième de sa génération » etc... Et il indique que le jeune prince « qui unira le Coq au Lys, et montera un cheval blanc du côté gauche » commandera à quatre espèces de soldats, tandis que le texte publié par l'*Echo* indique qu'il commandera à sept.

A part ces deux divergences assez importantes, et quelques autres sans aucune conséquence, les deux textes sont semblables sinon dans la forme, du moins dans le fond.

Reproduisons en terminant un document des plus intéressants, publié par notre confrère. Il s'agit d'une lettre de M. Jecker, instituteur en retraite à Cernay (Alsace), qui affirme avoir lu la prophétie du Chêne-Populeux en 1866, c'est-à-dire quatre ans avant que le premier événement qu'elle annonce (la perte par la France de l'Alsace et de la Lorraine) se soit réalisé. Voici ce document :

« Je soussigné, certifie avoir lu la prophétie qui va suivre, en 1866, pendant la moisson, à Soufflenheim (Alsace), dans un vieux bouquin, appartenant à M. le curé de Soufflenheim.

Or, c'était au milieu de la guerre de la Prusse avec l'Autriche, et, comme la date de 1866 y était imprimée en chiffres arabes, je fus très intrigué et je lus ce qui suivra (1), à différentes reprises, au point de le savoir par cœur, et, le même jour, je le racontai à trois reprises, savoir : à mes collègues, instituteurs à Selz, à M. l'abbé Kister et aux gendarmes de Selz.

Peu de temps après, je fus déplacé dans le Haut-Rhin, où, dans les années 1866, 1867, 1868, 1869 et 1870, je racontai toute cette prophétie à Mgr Ræss, à M. Letsch, supérieur des Frères instituteurs, à M. Ledergerber, supérieur des Jésuites d'Issenheim, aux RR. PP. Denys, Hassenforder, Bertrand, Bruder, aux Frères instituteurs d'Issenheim, de Guebwiller, de Soulz, de Wattviller, de Colmar, de Türkheim, d'Ammerschvyhr, de Strasbourg, etc., et à un grand nombre de prêtres et laïques en Alsace et en France, dont la plupart vivaient encore, quand, en 1868, sur la demande du comte de Chambord, alors à Frohsdorf, je rédigeai de mémoire cette prophétie, telle que je l'avais racontée des centaines de fois.

A la visite du nouvel an 1870, le R. P. Ledergerber me dit : « Prenez garde ! c'est l'année fatale, c'est l'année où nous devons devenir Prussiens », et en ricanant il ajouta : « C'est l'année où le Saint-Père doit perdre ses Etats, ce qui est complètement impossible ».

En 1871, le comte de Chambord m'écrivit pour demander si c'est lui qui devra réunir l'Alsace-Lorraine à la France, puisqu'il est « du vieux sang des Caps » et qu'il boite de la jambe droite ». Je lui répondis : « Il paraît que non, puisqu'il est dit : « un jeune prince », et que vous êtes un vieillard. »

En la même année, le prince Charles de Bourbon, fils de Louis XVII, *alias* Nauendorf, m'adressa de la Hollande la même question. Je lui répondis : « Il paraît que non, puisque vous ne boitez pas de la jambe droite ».

Lorsqu'en 1870, au mois de septembre, un jésuite d'Issenheim se rendit, sur mes indications, à Soufflenheim, pour retrouver le vieux bouquin contenant cette prophétie, le curé de Soufflenheim était mort depuis deux ans, et les deux prêtres, ses héritiers, disaient qu'ils avaient brûlé toute la paperasse de leur

(1) C'est M. Jecker qui a communiqué au *Messager* la prophétie du Chêne-Populeux.

oncle, ainsi que tous les vieux livres qu'ils jugeaient inutiles.

Ce bouquin n'avait plus de couverture, ni de nom d'auteur et pouvait contenir de 80 à 100 feuilles. Depuis les événements de 1870, j'ai fait toutes les recherches possibles chez des antiquaires d'Alsace, de Suisse et de France pour retrouver cette prophétie ; mais tout fut en vain. »

J.-B. Jecker
instituteur-organiste en retraite, à Cernay (Alsace).

LE " MERVEILLEUX " à la Cour du Roi-Soleil

Primi Visconti, devin et graphologue

Le XVIIe siècle a été le siècle de la Sorcellerie. Sorciers, devins, alchimistes, astrologues, magiciens pullulaient à cette époque. La terrible *Affaire des Poisons*, que Victorien Sardou, quelques mois avant sa mort, mit à la scène, et dont un de nos collaborateurs nous a longuement entretenus, a dévoilé que les plus réputés d'entre eux faisaient des recettes fabuleuses. La Brinvilliers, la Voisin, le collaborateur de cette dernière, Lesage, toutes les sorcières et tous les sorciers de cette époque de faste, de légèreté et de superstition voyaient affluer chez eux les clients et surtout les clientes, pressées, pour la plupart, de trouver un moyen pratique de se débarrasser à jamais d'un mari gênant. De tels services n'ont pas de prix. Aussi la Voisin, par exemple, qui les rendait très volontiers, gagnait-elle, au bas mot, cent mille livres par an.

Il est juste, cependant, de reconnaître que tous les sorciers de l'époque n'avaient pas une âme d'empoisonneur. Il en était un notamment, dont les mémoires, grâce à M. J. Lemoine, viennent justement de voir le jour (1), qui, lorsqu'on le compare à nombre de ses confrères, apparaît comme un excellent homme. S'il poursuivait la Fortune avec autant d'acharnement que ses émules, du moins mettait-il dans cette poursuite une certaine retenue, et ne versa-t-il jamais dans le crime. Ce personnage, dont on a fort peu parlé jusqu'à présent, était bien, à vrai dire, un aventurier, mais non toutefois de la pire espèce. C'était ce qu'on pourrait appeler un honnête chevalier d'industrie.

***

Primi Visconti, l'homme étrange dont il s'agit, fils d'un noble seigneur — noble, mais ruiné — de la vallée de la Séria, dans la Haute-Italie, fut tour à tour chanoine, chiromancien, graphologue, diplomate officieux, homme politique, prisonnier d'Etat, gouverneur de province, historiographe de Louis XIV. Mais s'il changea souvent d'emploi, il ne cessa jamais d'être bon courtisan, et, partant, habile homme.

Un seigneur ruiné, mais possédant ces deux dernières qualités, avait tout à gagner à venir respirer l'air de France, et principalement celui de la Cour. Primi le comprit. Dès l'âge de vingt-quatre ans, il quittait son village natal, sans la moindre recommandation, mais confiant en son industrie, et venait exercer ses talents en France, où on ne tarda pas à lui faire fête. En effet, après avoir conquis, à Paris, la faveur du duc de Vendôme, du marquis de Dangeau, de la comtesse de Soissons, le jeune et intrigant italien pénétra à la Cour. Comment ? De la façon la plus simple et la plus rapide : en s'improvisant devin.

Le goût du « Merveilleux » y était tel, que, comme il l'espérait, crédit lui fut aussitôt accordé. Deux ou trois réponses exactes — exactes par hasard — faites avec assurance et autorité, et Primi était sacré grand devin et sorcier incomparable. Le mieux, c'est qu'il eut beau, par la suite, — car, je l'ai dit, c'était, au fond, un honnête homme, — affirmer qu'il ne connaissait rien aux choses de l'occulte, et qu'il était, sur ce sujet, aussi ignorant que l'enfant qui vient de naître, nul ne voulut consentir à ajouter foi à cette affirmation. « Vous un ignorant, vous un imposteur ! Allez le conter à d'autres ! Vous êtes le plus savant homme du monde ». Primi avait joué avec une telle maestria son rôle de devin, qu'il dut rester devin contre son propre gré.

Les dames, surtout, l'accablaient de leurs questions, parfois saugrenues. La comtesse de Jussac, qui lui rendait souvent visite, compta, un jour, deux cent vingt-trois carrosses de personnes venues pour le voir. C'était à qui le consulterait sur l'écriture de personnes amies — car il était surtout graphologue. On se l'arrachait, on ne lui laissait pas un instant de repos. « J'étais, du matin au soir, écrit-il, assiégé, poursuivi de carrosses, de pages, de suivantes, d'estafiers porteurs de billets, à la porte de l'hôtel Vendôme (où il habitait), dans les églises où on ne me laissait pas entendre la messe, aux Tuileries où les dames m'appelaient, venaient vers moi, me poursuivaient, me montraient du doigt, me tiraient par l'habit, par les mains ; je n'avais plus de voix, je ne voyais plus rien, j'avais la tête rompue. »

Le plus curieux, c'est que ce diable d'homme se trompait rarement dans ses appréciations, et que l'événement mettait une bonne grâce extrême à justifier

(1) *Mémoires sur la Cour de Louis XIV*, par Primi Visconti, traduit de l'italien par Jean Lemoine, en vente chez Alfred Leclerc, libraire, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

son pronostic. Mais il donne lui-même l'explication de ce phénomène, assurément merveilleux, d'un homme qui, bien que n'étant pas devin, n'en prédit pas moins l'avenir avec quelque succès. Le procédé est assez simple. Primi s'était familiarisé avec les écritures de tous les personnages en vue. Il connaissait, en outre, les mœurs et les habitudes de ces personnages, et se faisait tenir au courant de leurs intrigues et de leurs affaires. Comme, d'autre part, des indiscrétions, habilement provoquées, l'instruisaient des secrets politiques, militaires et diplomatiques, il lui était aisé, sa mémoire et sa perspicacité aidant, de répondre triomphalement à toutes les questions qu'on lui posait. Lorsqu'il ne connaissait ou ne reconnaissait pas l'écriture qui lui était présentée, il disait effrontément n'importe quoi. Sa chance était telle ou son savoir, — bien que nié par lui-même, — si réel, qu'il voyait souvent juste. Il est vrai que le « Merveilleux » occupait à ce point les esprits qu'on en voulait absolument découvrir là où il n'en existait même pas la moindre trace, et qu'on attribua souvent à Primi, en dépit de ses dénégations les plus énergiques, des prédictions qu'il n'avait ni faites ni songé à faire. « J'étais stupéfait, écrit-il, de tous les événements qu'on racontait avoir été prédits par moi et dont je n'avais jamais eu l'idée. Les plus merveilleuses choses du monde m'étaient attribuées, et j'étais considéré à cent lieues à la ronde comme un génie sans pareil : quant à moi j'admirais fort cet effet de la mode ».

***

Les mémoires de Primi Visconti fourmillent d'anecdotes qui montrent combien la foi que ses contemporains avaient en lui était aveugle, et à quel point ils tenaient à lui reconnaître des pouvoirs qu'il se défendait de posséder. En voici quelques-unes prises au hasard :

« Un soir, après avoir dîné avec les princes de Vendôme, Châteauvillain s'écria : « Voyons qui de nous blasphèmera le mieux.» — Je m'enfuis du festin avec d'autres convives, et leur confiai qu'il périrait de malemort. Quelques jours plus tard, il fut tué la nuit, les uns disent en duel par Bellegrade, un de ses compagnons, d'autres, par le suisse de l'hôtel de Duras, à qui il avait fait des insolences de sa fenêtre. Juste en ce moment, j'étais avec le chevalier de Vendôme, en train de jouer de la guitare.

« Le jour suivant, la maréchale de Clérambaut, gouvernante de Mademoiselle, et savante en astrologie, dit à Monsieur que le soir précédent, au Palais-Royal, je l'avais assurée de l'accident qui devait arriver à Châteauvillain ; d'autres ajoutèrent qu'il m'avaient entendu prédire les circonstances et jusqu'à l'heure de l'événement, ce à quoi je n'avais jamais songé ; et je demeurai étonné le matin des questions de Monsieur, et de celles que me firent, à Saint-Germain, la reine et toute la Cour : sans rien préciser, j'avais simplement dit quelque chose de vraisemblable, comme je le fis aussi à propos du chevalier de Rohan. »

La prédiction concernant le chevalier de Rohan, qui valut à Primi de chaudes félicitations, n'en méritait guère plus, en effet, que celle dont il vient d'être question. Primi, je l'ai déjà noté, était toujours très au courant de tout ce qui se passait et se tramait. De plus, pour faire à coup presque sûr la prédiction qui nous occupe, un peu de perspicacité eût largement suffi au pseudo-devin, qui en avait beaucoup.

Rohan conspirait. Aussi, Primi, qui ne l'ignorait pas, put-il, sans courir la chance de se tromper, prédire à la comtesse de Soissons, qui le consultait sur l'avenir du chevalier, « que la prison et l'échafaud étaient peints sur son visage », et, plus tard, sur le vu d'un simple billet, qu'il recevrait une blessure mortelle à la gorge. N'empêche que, lorsque Rohan eut la tête tranchée, pour crime de haute trahison, la Cour et la Ville s'accordèrent, une fois de plus, à admirer des facultés qui, d'après Primi lui-même, n'avaient de divinatoires que le nom, et étaient toutes d'observation, de raisonnement et de déduction.

En voici un nouvel exemple : « Pendant que le Roi était sous Valenciennes avec cinquante mille hommes, écrit Primi, la reine me demanda mon sentiment sur la prise de la place; ayant observé que Maëstricht s'était rendu après treize jours de siège et calculant à peu près, j'en comptai quinze pour Valenciennes, et je répondis : « La place tombera le 17 mars ». Quand l'événement se fut réalisé, la reine envoya chercher Primi, le félicita, et tout le monde fit comme elle, malgré les déclarations réitérées du félicité affirmant à tous son ignorance, à laquelle nul ne voulait croire.

La reine, fort curieuse de prophéties, comme on le sait, consulta mainles fois le sorcier italien qui, lorsque sa situation fut assurée, s'efforça en vain de la détromper sur sa prétendue science. La première fois qu'elle interrogea Primi, Sa Majesté lui demanda d'étudier une lettre du roi d'Espagne, et sa confiance était telle qu'elle négligea d'en cacher la signature. Aussi Primi lui dit-il des choses « qui l'étonnèrent ». On avouera, avec le pseudo-devin, que cet étonnement était bien peu justifié. La marquise de Béthune, qui assistait à l'entretien, fut plus fine que la reine. Elle

déchira la marge où se trouvait la signature d'une lettre qu'elle tendit à Primi. Mais ce dernier n'était jamais pris au dépourvu. « C'était, écrit-il, une lettre de la reine de Pologne, sa sœur, comme je le supposai tout de suite. Aussi tous demeurèrent-ils étonnés de ma pénétration. » Quant à Mme de Guise, également présente à la consultation, elle soumit au devin une lettre de la grande-duchesse de Toscane dont Primi reconnut immédiatement l'écriture, qu'il avait déjà vue ailleurs. La divination, exercée dans de telles conditions, n'est pas un art malaisé.

* * *

Primi, dont l'existence fut d'ailleurs agrémentée d'aventures de toutes sortes, faillit être victime d'une pratique de sorcellerie, de sorcellerie de meilleure qualité que la sienne. Il raconte qu'une certaine comtesse de Gonor, de qui il avait repoussé les avances, tenta de se venger de lui en l'envoûtant. « Je rêvai, dit-il, que cette femme, en habit de Medée, avec un marteau en main, me plantait un clou dans le cœur; puis elle prit une cloche, et, me la jetant sur la tête, elle m'enterra, sur quoi je m'éveillai subitement, si troublé que je ne pus dormir le reste de la nuit. » Or, le lendemain, Mme de Gonor, qu'il rencontra, lui dit qu'elle avait, la nuit précédente, formé une petite statue de cire, piqué une aiguille dans le cœur de cette figurine et placé une coque de noix sur sa tête en prononçant une formule cabalistique.

La vindicative Mme de Gonor en fut pour ses frais, puisque Primi couronna par un riche mariage une vie agitée et parfois périlleuse (ne fut-il pas question, en effet, de l'impliquer dans l'*Affaire des Poisons?*) Le célèbre devin épousa une jeune veuve très riche, Mme de Neubourg, fille de Frédéric Léonard, premier imprimeur du roi, à qui il avait fait croire, d'abord, qu'elle unirait sa vie à celle d'un prince, ensuite, que ce prince n'était autre que lui-même.

Primi Visconti vécut dès lors dans la retraite, une retraite honorable et dorée. Il mourut, loin de toute agitation, en 1713.

GEORGES MEUNIER.

---

*Nous rappelons à nos lecteurs que, par suite de l'extension toujours croissante de notre revue, l'Administration de l'*ECHO DU MERVEILLEUX *est transférée, depuis le 1er janvier dernier, rue* MONSIEUR-LE-PRINCE, N° 19 (PARIS 6e), CHEZ M. ALFRED LECLERC, EDITEUR.

Tout ce qui concerne les abonnements, la vente au numéro, et la publicité doit donc être envoyé à cette nouvelle adresse.

LES BUREAUX DE LA DIRECTION ET DE LA RÉDACTION RESTENT, 28, RUE BERGÈRE.

LES RADIATIONS HUMAINES

UNE COMMUNICATION DE M. G. DE FONTENAY A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

On sait que M. d'Arsonval vient de présenter à l'Académie des Sciences une communication de M. Guillaume de Fontenay sur les expériences de M. le commandant Darget, expériences dont nous avons déjà parlé. Nos lecteurs liront avec intérêt la communication de M. de Fontenay, que nous publions ci-dessous :

M. le commandant Darget a récemment communiqué à l'Académie des Sciences une suite d'expériences desquelles il concluait que l'organisme humain serait une source de radiations agissant sur le gélatino-bromure d'argent à peu près à la façon des rayons X ou des rayons β et γ du radium.

Voici le fait principal sur lequel cet observateur fondait son affirmation :

On applique contre la couche sensible d'une plaque au gélatino-bromure le côté *blanc* d'une feuille de papier dont l'autre face porte un texte manuscrit ou imprimé. On enveloppe le tout dans du papier noir, puis dans du papier rouge. Enfin on maintient contre le front, au moyen d'un bandeau, pendant trente minutes ou une heure, la plaque ainsi préparée, en ayant soin que le dos de la plaque se trouve du côté du bandeau, et que, conséquemment, l'émulsion se trouve du côté du front, dont elle est séparée par une épaisseur de papier rouge, une épaisseur de papier noir, et enfin par la feuille de papier-cliché. Après développement, la plaque porte assez souvent une reproduction plus ou moins exacte des caractères ou des dessins tracés sur le cliché-papier.

Comme il me paraissait peu vraisemblable, et qu'en tout cas il n'était nullement prouvé qu'un tel résultat fût produit par une radiation quelconque de l'organisme humain, j'ai repris les expériences de M. Darget en partant d'une hypothèse toute différente : l'hypothèse d'une action chimique de l'encre sur la couche sensible.

Ce point de vue s'est montré avantageux, car j'ai pu, dès les premiers essais, éliminer l'hypothèse des prétendues radiations. En effet, tout en actionnant une plaque avec mon front, suivant la méthode Darget, je soumettais une plaque-témoin, pendant le même temps, à une source artificielle de chaleur humide, et j'obtenais, après développement dans le même bain, deux clichés absolument comparables.

Voici probablement ce qui se produit :

La transpiration insensible de la peau (qu'on imite artificiellement au moyen d'un dispositif bien simple et que je ne décrirai pas ici) distille en quelque sorte à travers les enveloppes et vient se condenser sur la gélatine de la plaque relativement froide après avoir traversé en dernier lieu la feuille de papier-cliché. On comprend que les molécules qui viennent de traverser une partie encrée aient

une action bien différente de celles qui ont traversé du papier blanc, et qu'ainsi les caractères se trouvent reproduits. Il y a douze ans déjà que le capitaine Colson nous a décrit l'action de l'encre à sec sur la plaque au gélatino-bromure (1).

Cependant, sans rappeler le détail d'observations bien connues, j'appellerai l'attention sur certaines différences que j'ai remarquées entre les faits Colson et les nouvelles expériences. Voici les principales :

1° Le contact est fort abrégé. De deux ou trois jours il est réduit à deux ou trois quarts d'heure; mais le capitaine Colson opérait à froid et à sec : il n'est pas surprenant que l'espèce de distillation dont je parlais tout à l'heure multiplie considérablement l'action de l'encre.

2° Il n'est plus nécessaire que l'encre soit au contact de la couche sensible. Les caractères peuvent être tracés soit au recto, soit au verso du cliché-papier. Cependant, et surtout avec les papiers d'épaisseur sérieuse, l'action est plus énergique pour les caractères tracés au recto, c'est-à-dire en contact avec le gélatino-bromure.

3° Il est inutile de voiler la plaque avant de la soumettre à l'action de l'encre ou après l'y avoir soumise et avant de la développer (voile préalable et voile ultérieur de Colson).

Mais le point le plus intéressant et que je signale plus expressément est le suivant. Dans ces expériences, l'encre n'agit pas, comme dans les expériences du capitaine Colson, en fournissant toujours un négatif. Elle fournit tantôt un négatif, tantôt un positif.

Au cours des quelques expériences que j'ai pu faire, trop peu nombreuses il est vrai, je ne suis pas arrivé à préciser les causes de cette double action. Quelquefois la raison pour laquelle on obtient un positif saute aux yeux. Par excès d'humidité, il s'est produit un transport d'encre du papier à la plaque ; c'est un vrai décalque, comme si l'on s'était servi d'encre à copier. Mais bien souvent il n'apparait pas que ce phénomène à côté soit venu à se produire, et cependant l'inscription est encore positive. Parfois aussi une partie des inscriptions est positive, l'autre négative. J'ai même obtenu de temps en temps, pour un même trait, une partie noire correspondant au trait lui-même du cliché-papier ou à sa partie centrale, et une sorte d'empâtement clair, négatif, s'étalant à droite et à gauche, comme si la gélatine avait *bu*.

Les causes qui entrent en jeu dans ces phénomènes sont si multiples et si complexes qu'il y aurait lieu d'instituer des expériences absolument méthodiques, ce que je n'ai pu faire. Il faut tenir compte de la nature et de la composition de l'encre (2), de son état de fraîcheur ou d'oxydation, de l'état hygrométrique du cliché papier et des enveloppes noire et rouge. La plaque elle-même peut être plus ou moins sèche. Enfin, le degré de pression qu'elle supporte peut bien aussi ne pas être indifférent au résultat. Les observateurs qui auront le temps et la patience de continuer cette étude en ne faisant varier à chaque fois qu'un seul de ces divers facteurs arriveront certainement à préciser les causes de ces divergences curieuses.

Je signalerai en terminant que je n'ai jamais pu obtenir deux des résultats annoncés par M. Darget. L'encre d'imprimerie est toujours restée inactive dans mes expériences. Le capitaine Colson, lui aussi, l'avait trouvée inactive.

D'autre part, M. Darget a obtenu la reproduction de clichés-papiers qui avaient été placés au dos de la plaque, ce qui exclurait toute action chimique.

En ce qui concerne l'encre d'imprimerie, je ne peux que me borner à constater cette différence de résultats. J'ai pourtant essayé de très vieilles encres provenant d'ouvrages anciens et des encres fraîches empruntées à des journaux de la semaine; mais je reconnais volontiers que les encres grasses n'ont pas toutes la même composition et que j'ai pu jouer de malheur.

Cependant, le fait de plaques impressionnées à travers le verre m'a fait penser que peut-être aussi M. Darget avait omis de prendre certaines précautions indispensables, comme de tenir ses clichés-papiers à l'obscurité pendant quelques jours avant de les utiliser. Si de tels soins ont été négligés, si des papiers isolés ont servi aux expériences ou si encore l'éclairage du laboratoire n'était pas inactinique au moment de la préparation des enveloppes, il ne faut pas s'étonner outre mesure des résultats obtenus par cet observateur.

(11 janvier 1909).

*M. Guillaume de Fontenay a bien voulu, pour les lecteurs de l'*Echo, *ajouter à sa communication les commentaires suivants*:

Il ne sera pas inutile de compléter, à l'intention des psychistes, ce que la note ci-dessus a d'incomplet du fait qu'elle s'adressait surtout à des physiciens et que, d'autre part, je ne pouvais outrepasser les trois pages réglementaires.

Il est malheureusement certain — et non pas seulement probable — que les expériences du commandant Darget, conduites sans méthode suffisante, ne prouvent nullement l'existence des radiations organiques.

A. — D'abord, aucune des expériences où le papier a été appliqué contre la surface sensible ne prouve quoi que ce soit, puisque l'on obtient les mêmes résultats avec une source artificielle de chaleur humide.

B. — Reste à considérer les cas où il y a eu impression, le papier se trouvant placé au dos de la plaque. Ici, interviennent un grand nombre de causes d'erreurs, reconnues par M. Darget lui-même.

1° Nombre de plaques ont été confiées à des tiers et envoyées jusqu'en Amérique. Il est donc impossible

(1) R. Colson: *La plaque photographique*, 1897, p. 14, 15, 16, et passim.

(2) L'encre que je me suis servi et que fabrique la maison Herbin porte la désignation commerciale de *La perle des encres*.

de faire état de documents qui ont pu subir, à l'insu de leur expéditeur, les traitements les plus extraordinaires (rayons X à la douane, par exemple, ou simplement chez des particuliers) (il s'en trouve toujours) enclins à jouer « un bon tour » à l'investigateur;

2° M. Darget a reconnu avoir employé n'importe quel papier, le premier venu, et, entre autres, des prospectus distribués dans la rue. Impossible encore d'accepter de telles expériences, à raison de l'insolation probable subie par les clichés-papiers;

3° Le 16 décembre, en présence de plusieurs témoins, entre autres des docteurs Edmond Allain et Demonchy, M. Darget est venu expérimenter à la Société française de photographie. Nous avons voulu répéter la seule de ses expériences qui pourrait prouver quelque chose, c'est-à-dire la reproduction d'un cliché-papier placé au dos de la plaque. Un de ces Messieurs avait apporté les plaques en boite intacte; j'avais apporté les papiers-clichés revêtus de lettres manuscrites et de lettres imprimées, papier que j'avais eu soin de conserver depuis quelques jours dans l'obscurité. Enfin, le commandant Darget avait apporté le révélateur, afin qu'il ne pût nous reprocher d'avoir employé un bain mal préparé ou des produits inefficaces. C'est également d'accord avec lui que l'on avait adopté, pour ces plaques, la marque Lumière, étiquette bleue.

Nous avons eu le chagrin — d'ailleurs prévu — de ne rien voir venir au développement sur nos plaques.

Jusqu'à nouvel ordre, nous sommes donc fondés à dire que les faits signalés par le commandant Darget ne prouvent aucunement l'existence de radiations organiques. Que de telles radiations existent, c'est possible et même probable; mais, si l'on veut bien y réfléchir, on trouvera qu'il est, par contre, fort improbable que les plaques photographiques actuelles, fabriquées industriellement, puissent déceler de telles radiations à travers trois épaisseurs de papier, noir, rouge et blanc. En effet, depuis la préparation de l'émulsion de gélatine jusqu'à la mise en chassis et au développement final, en combien de mains ne passe pas chaque plaque? Si nous émettions normalement une si énergique radio-activité, les plaques seraient livrées aux consommateurs voilées et inutilisables. La force même des choses et les nécessités commerciales obligent donc les fabricants à n'employer que des émulsions pratiquement insensibles aux effluves humains.

Je rends pleinement hommage à l'infatigable ardeur et au zèle de M. Darget; il serait à souhaiter que beaucoup de chercheurs eussent sa persévérance et son activité, mais je crois nécessaire que les psychistes s'élèvent les premiers contre les fautes de méthode qui se produisent parmi eux. Bien que les recherches auxquelles ils se livrent commencent à sortir de la période de discrédit complet qu'elles ont dû traverser, le public — savant ou ignorant et ignorant surtout — est encore trop prompt à nous accuser d'aveuglement volontaire pour que nous ne fassions pas justice nous-mêmes des erreurs que nous constatons autour de nous et que nous n'en arrêtions pas, dans la mesure de nos moyens, l'éclosion et la propagation.

Il va sans dire que je ne parle et n'ai le droit de parler qu'en mon nom personnel, mais je sais bien cependant qu'un grand nombre de psychistes pensent absolument comme moi sur ce point.

G. de Fontenay.

LES EXPÉRIENCES DE M. GASTON DURVILLE A LA SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE FRANCE

Continuant ses recherches sur la radiation humaine, M. Gaston Durville, de la Faculté de médecine, a fait à la Société magnétique de France, une communication résumant ses dernières expériences. En voici l'analyse :

M. Durville a rappelé d'abord, en quelques mots, l'analogie qui existe entre les propriétés des rayons N et celles des rayons humains, au point de vue physiologique, analogie qu'il a exposée précédemment. Ce qu'il étudie aujourd'hui est la comparaison des deux radiations au point de vue physique.

Il remémore à ses auditeurs quelques données sur la radiation N.

Cette radiation découverte par le professeur Blondlot, de Nancy, alors qu'il cherchait à étudier la polarisation des rayons X, est émise par une ampoule de Crookes en activité, par un bec Bunsen, une plaque de tôle chauffée au rouge, par le soleil, les corps sonores, les aimants, les odeurs, les végétaux et par tous les corps à l'état contreint (acier, larmes bataviques, etc.).

Ceux qui ont étudié le magnétisme animal savent que la plupart de ces sources de radiation nouvelle sont capables d'agir sur un sujet magnétique et de produire, chez lui, le sommeil ou le réveil, suivant les lois de la polarité; on sait que le soleil agit comme la main droite, qu'une plaque de tôle chauffée, qu'un corps vibrant, un aimant, une odeur influencent nos sensitifs. M. Gaston Durville a prouvé que c'est bien la radiation N qui agit dans ces cas, produisant ainsi des effets analogues à ceux que produit la main. Devant cette analogie, il y avait lieu de se demander si le rayon magnétique, connu depuis des siècles, était en tout semblable au rayon N; en d'autres termes, de s'assurer si la science officielle venait d'enregistrer et d'étudier une radiation dont quelques-unes au moins des manifestations étaient connues depuis la plus haute antiquité.

M. Gaston Durville croit résoudre la question par la négative.

La radiation magnétique est plus complexe que la radiation N; en d'autres termes, nous émettons autour de nous autre chose que ce qu'émet un minéral; les propriétés physiques le prouvent.

Ainsi, les rayons N traversent le papier, le bois, l'étain, le cuivre, l'aluminium, l'argent, le verre (1 mm.), l'eau salée. Ils ne traversent pas l'eau. Nous savons que les rayons magnétiques se comportent de la même façon.

Les rayons N peuvent être conduits à distance sur un fil, les rayons magnétiques également. Ils se transmettent par la périphérie du fil comme par suite de réflexions successives; en oxydant, en effet, par la chaleur, la périphérie du fil, le faisceau N ne passe plus.

M. G. Durville a montré que, de même, on n'a pas d'action à distance sur un sujet sensitif quand on oxyde le fil transmetteur des rayons magnétiques.

Les rayons N se réfléchissent, ils se réfractent et sont dispersés par le prisme suivant des lois analogues à celles de la lumière. Les rayons magnétiques se comportent de la même façon.

Est-ce à dire pour cela que le rayon magnétique soit identique au rayon N? Non.

Certaines radiations magnétiques, en effet, traversent le piomb sous une épaisseur de 5 dixièmes de millimètre, tandis que la radiation N ne la traverse pas du tout. En outre, la radiation humaine contient de la matière, en voici la preuve :

Les expériences de Fresnel et Fizeau sur la lumière ont montré que l'éther ne peut entrainer aucune particule lumineuse; or, un sensitif, dans certains états du sommeil, regardant, dans l'obscurité, son magnétiseur, le voit environné d'effluves qui dansent. Un phénomène analogue se passe dans une chambre obscure quand, sur un faisceau de rayons solaires, on jette un peu de poussière : le faisceau semble danser. Donc, il y a de la matière dans notre radiation magnétique, matière à l'état radiant sans doute.

Pour terminer, il ajoute quelques considérations générales et renvoie ses auditeurs à une prochaine communication où il espère pouvoir leur donner quelques renseignements sur la longueur d'onde et les indices de réfraction des rayons humains.

Un « Revenant » en 1995

C'est d'un roman, d'un roman de l'année 1995, qu'il s'agit. Et cependant très d'actualité, car la société future que présage M. André Godard (1) dans son nouveau livre lui sert surtout de base pour critiquer nos mœurs présentes. Ce que seront devenus, dans 80 ans d'ici, l'état politique de l'Europe, le sentiment religieux, la psychologie de l'amour, l'évolution sociale, et ce qui, d'autre part, rend si instable et si douloureux la situation d'aujourd'hui, tel est le sujet de *Vers plus de joie*. L'auteur a condensé dans ce roman bizarre et intense, sous une forme dramatique, les idées de ses précédentes études de philosophie religieuse. Quelques types burlesques, vieillards survivants de notre époque, interrompent la sévérité de ce roman où l'auteur se garde des illusions trop optimistes, puisque l'intrigue passionnelle s'achève sur la mobilisation de l'Europe contre l'Asie, dans une guerre où les formidables électromaques anéantiront armées et cités. Et cependant une large idée de progrès moral, religieux et sentimental se dégage à chaque page de *Vers plus de joie*. Livre excellent pour calmer les angoisses et fixer les incertitudes de l'âme et du cœur contemporains.

Nous en reproduisons ici un passage qui intéressera plus particulièrement nos lecteurs.

Hanté par les spectres de sa jeunesse, effaré qu'elle lui apparût plus coupable qu'il ne l'avait jusque-là jugée, il alla, pour la mieux évoquer, chercher, au fond d'une armoire, un appareil qui avait été à la mode, vers 1950, un photophonographe, où les gestes et les phrases d'une conversation s'enregistraient. Là se fixaient intégralement certaines minutes de sa vie. L'abbé essuya la poussière du large cadran, remit en état les rouages. Depuis longtemps il avait détruit les clichés où figuraient des femmes. Il ne conservait qu'une soirée entre garçons, et jamais il n'avait songé à la replacer sous ses yeux.

L'appareil mis en mouvement, sur le cadran apparut la garçonnière, enfumée par les spirales des cigares et des pipes. L'abbé sentit une crispation de son être à l'aspect de ses anciens camarades, débraillés sur des divans, oui tous ceux-là aujourd'hui dispersés dans l'argile des cimetières. Car il survivait seul. L'un s'était suicidé; un autre était mort fou; le reste avait aussi fini par atteindre le terme d'existences désemparées. Le moins à plaindre était allé périr de la fièvre, après un essai de plantation, à la Guyane : Ludovic Davy, un petit blond, l'abbé le reconnaissait très bien. Et il remarqua pour la première fois le contraste de ses yeux graves, de sa tenue posée, avec les allures cyniques de la bande. Vraiment c'était un cauchemar, que le réveil de ces rires éteints depuis quarante-cinq années. L'horrible, c'était la bonhomie de tout ce vice, cette chaude camaraderie de jeunes gens qui accumulaient la vengeance sur leur avenir. D'obscènes plaisanteries, des récits pervers établissaient un courant de sympathie entre ces morts d'à présent, qui parlaient de leurs maîtresses et qui riaient.

Le rouleau de l'appareil se dévidait, implacable. Maintenant, on causait philosophie; et le prêtre reconnaissait l'un des jeunes gens qui tranchait entre tous par l'amer persiflage de ses négations. C'était lui-même. Il eut besoin, pour ne pas défaillir, de se remémorer que saint Paul avait persécuté l'Eglise du Christ. A vrai dire, l'on ne discutait point ici sur le christianisme, que tous considéraient comme une imposture indigne d'attirer l'examen d'hommes sensés. Oui, ils en étaient tombés là! Seulement, le petit

(1) André Godard : *Vers plus de joie*. Roman de l'année 1995, 1 volume in-16, 3 fr. 50. En vente chez Alfred Leclerc, éditeur, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

Ludovic s'entêtait à soutenir que l'unanime croyance des peuples et des grands philosophes à l'immortalité de l'âme humaine, méritait pourtant qu'on s'y arrêtât. Et Ludovic ajoutait, qu'en outre, des arguments métaphysiques, et des probabilités scientifiques tirées de la conservation des énergies, l'on constatait un spiritualisme expérimental aux phénomènes partout identiques, et dont ni la supercherie ni l'imagination morbide ne suffisaient à expliquer tous les cas. Que l'antiquité eût appelé oracles et présages ce que de froids observateurs nommaient à présent prémonition; que l'on intitulât maintenant télépathie les attestations d'une survivance proclamée dans la Bible par l'évocation de Samuel, en Grèce et à Rome par les récits d'Euripide, d'Ovide et des grands historiens, qu'importait? Il restait que, chez les sauvages les moins religieux comme chez les Pères de l'Eglise, chez les mystiques comme chez Diderot, chez un imaginatif tel que Chateaubriand comme chez un analyste tel que Balzac, se retrouvait ou la certitude joyeuse ou la terreur de phénomènes toujours pareils.

— Ah ça, tu n'as pas l'intention de nous faire croire aux revenants?

L'abbé reconnut cette voix, qui était la sienne. Et le petit Ludovic rispostait, sur un ton de plaisanterie:

— Prends garde, je te donne ma parole d'honneur que je viendrai, après ma mort, te tirer les pieds.

Le rouleau enregistreur étant épuisé, l'écran retomba au vide et au silence. Une sueur glacée inondait le front du prêtre. Il comprenait enfin. Comment ne s'était-il pas souvenu plus tôt ? La nuit tragique de sa seconde année de sacerdoce, il la revécut.

Il s'était, ce soir-là, endormi après une lecture d'un apologiste, Mgr Gay, et ses paroles l'avaient frappé : « La théologie accorde, et l'histoire prouve « que, pour des raisons que Dieu connait, des âmes « peuvent errer, ici et là, dans notre maison, hanter « même nos demeures; mais c'est là l'exception. »

Il s'était réveillé, vers minuit, tenaillé par des songes terribles. Et soudain, les sens surexcités, l'âme comme projetée hors du corps, à la limite de deux plans d'existence, il avait très nettement perçu trois coups frappés au bas de l'armoire où il ne se rappela point alors avoir enfermé le photophonographe. Convaincu qu'il se méprenait, qu'il extériorisait l'impression de sa lecture, il s'était retourné pour dormir. Mais un craquement des planches, à la même place, l'avait décidé à se lever; il avait constaté la fente réelle du bois. Puis, trois fois encore, les coups avaient recommencé, à de réguliers intervalles. Alors il avait couru, à tout hasard, s'agenouiller sur son prie-Dieu, pour réciter le *De Profundis*. Et, voici qu'à peine recouché, le souvenir d'un camarade de jeunesse, Ludovic Davy, auquel il n'avait guère pensé depuis des années, l'obséda. Ne doutant pas qu'il lui fût advenu quelque malheur, il célébra, le lendemain, la messe à son intention. Quinze jours après, il n'éprouva aucune surprise d'apprendre que Ludovic venait de mourir, sans secours spirituels, dans une case de la Guyane.

Le livre de Gurney, les minutieuses enquêtes entreprises, notamment par les psychologues anglais et italiens, contenaient trop de milliers de faits semblables, pour que le prêtre pût ranger parmi les superstitions un ordre de phénomènes que tous les peuples ont constatés. Ce qui l'étonnait, à présent, c'était de ne pas s'être rappelé, cette nuit-là, l'engagement pris par son ami, et que celui-ci avait tenu, dans la mesure où parfois la Providence permet un message sans contact des morts aux vivants.

— Ah ! réfléchit l'abbé, la prétendue crédulité du Moyen Age n'était souvent que la connaissance des rapports exacts, des êtres entre eux ou avec leur Créateur. Mais voilà ! Le Moyen Age gardait l'humilité de l'esprit ; aussi conservait-il la notion de ces réalités suprêmes dont l'Evangile nous enseigne qu'elles sont cachées aux orgueilleux. Du moment où la soi-disant Renaissance introduisit le matérialisme dans la société laïque, et le pharisaïsme dans la société religieuse, tout fut perdu. L'Allemagne devint mûre pour le crapuleux renégat des cloîtres; la France pour Voltaire. Et ce mal se fût produit quelques siècles plus tôt, si la chevalerie franque, non corrompue alors par Versailles, n'eût écrasé le naturalisme albigeois. Mais que parlè-je de naturalisme ? La théologie de la Renaissance a inventé là un mot bien erroné, pour anathématiser précisément ce dédain de la nature qui allait coïncider, durant trois siècles, avec le dédain des vérités surnaturelles. Les erreurs partielles de Rousseau n'empêchent pas que du jour où il plaida la cause de l'œuvre divine contre les aberrations de l'art humain, et la cause des humbles contre le vice élégant, l'âme moderne sentit qu'elle avait enfin touché, sous Louis XV, le fond du gouffre, et qu'elle allait remonter à travers les douleurs expiatoires, jusqu'à la lumière chrétienne.

André Godard.

(Extrait de *Vers plus de joie*.)

PRÉTENDUS CAS D'IDENTITÉ

Un des derniers numéros du *Light* parle d'un médium très réputé dans le monde des spirites, Mme Boddington, qui aurait obtenu de certains « esprits » de sérieuses preuves d'identité, dans plusieurs occasions différentes dont nous inscrivons ici les plus intéressantes :

Premier cas. — Un M. Tatlow, à une réunion de « l'Alliance », salle Clapham, ayant montré à Mme Boddington une chaîne en or qu'il portait sur lui, le médium entra soudain en trances, agitée fortement par une influence.

Tombant à genoux devant M. Tatlow, le médium (Mme Boddington) s'écria : « Oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi, je vous ai calomnié », et des choses plus douloureuses encore qui émurent considérablement M. Tatlow.

En effet, cette chaîne avait appartenu à son frère, qui l'avait cruellement calomnié, et il comprit qu'il lui en demandait pardon. Depuis, il fut souvent en communication avec son frère qui lui dit que, grâce à ses prières, il était dans de meilleures conditions.

Deuxième cas. — Une autre fois, M. Tatlow présente au médium une bague en or ; le médium, en la touchant, prononce le nom d'Harry B. et décrit la maison qu'il habitait. Le médium voit deux hommes sortant de cette maison, il les suit sur la route. L'un s'éloigne dans un champ, l'autre saute dans un bateau et traverse une rivière. Arrivé de l'autre côté, le médium s'écrie : « Quelle eau noire!... » et il jette un cri en voyant l'homme qu'il a suivi se jeter dans cette eau et se noyer.

Cet homme était un ami d'enfance de M. Tatlow, c'est lui qui lui avait donné la bague.

Troisième cas. — Mme Boddington était en communication avec la mère de M. Tatlow.. Cet « esprit » disait : « Comment faire pour que mon fils sache que c'est bien moi ? Si je lui disais : souvenez-vous du « pigs-fray » que je vous ai tant de fois préparé et que vous aimiez tant quand vous veniez de Londres pour les vacances ! »

Cette phrase très ordinaire était pour M. Tatlow une preuve de l'identité de l'esprit de sa mère, puisqu'elle se rapportait à des moments si intimes de leur vie qu'il n'y avait pas de doute possible.

Quatrième cas. — Enfin, dans une autre circonstance, M. Tatlow présenta au médium un M. Edouard Paxton qui remplissait les fonctions de garde-malade, et ignorait tout du spiritisme.

M. Paxton présente sa montre au médium pour s'unir à son influence psychique. Mme Boddington, le médium, prononça le nom de Harold et ajouta : « le nom est écrit dans la montre », ce qui était exact. Puis l'« esprit » s'écria plusieurs fois « *Nurse dear*! .. *Nurse dear*!... c'est moi Harold. » *Nurse dear* est le nom que les malades donnent toujours à ceux qui les soignent, et Paxton se rappela qu'un nommé Harold avait souffert les tortures du cancer et qu'il était mort dans ses bras. Pour contrôler plus sûrement l'identité de cet « esprit » M. Paxton demanda une autre preuve, et l'« esprit » lui donna une phrase en grec dont il usait souvent et familièrement avec son garde-malade.

Harold en mourant lui avait fait cadeau de sa montre.

Ces faits, comme nous l'avons dit à propos de faits analogues, ne constituent en aucune façon, malgré l'apparence, des preuves d'identité; cependant il nous a paru intéressant de les signaler. S'ils ne constituent pas, en effet, des preuves d'identité, ils apportent du moins une contribution à la démonstration de l'existence des invisibles.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

La Mode *a publié la prophétie d'Orval en* 1819, *d'après l'auteur d'une brochure intitulée :* Prophéties (*Sens,* 1873, *in*-18, *Bibl. Nat. Lb* 57, 4064). *D'autres ont affirmé l'avoir lue imprimée en* 1790, *même en* 1787. *Qui pourrait contrôler ces assertions, ou du moins la première, en parcourant* La Mode de 1819 ?

UN LISEUR.

L'article intitulé : Le Saint-Graal retrouvé (1908, p. 56) *me fait ressouvenir de cette expression poétique : « Aubépine de Glastowbury qui fleurit en hiver... », appliquée à une jeune fille morte, par Samuel Richardson, si j'ai bonne mémoire. Un abonné, Anglais ou non, sait-il quel phénomène donne lieu à l'écrivain d'employer cette expression ?*

UN ABONNÉ DE 1897.

Peut-on nous donner le texte original de la prophétie suisse de Dissentis, attribuée au Père Séranï, imprimée en 1872 et réimprimée par l'abbé Curicque? — une copie inédite, antérieure à 1839, de la prophétie d'Orval? — et une autre, antérieure à 1820, de celle d'Olivarius ?

TIMOTHÉE.

RÉPONSE

A LA QUESTION TIMOTHÉE, NUMÉRO DU 15 NOVEMBRE

Le 24 juin tombera un vendredi selon le calendrier grégorien en 1910, 1921, 1927, 1932, 1938, 1949, et selon le calendrier Julien en 1911, 1916, 1922, 1933, 1939, 1944, 1950.

H. CANAC.

ÇA ET LA

La destruction de « Gutenberg » prédite par deux fous

Téder raconte, dans l'*Initiation*, que deux fous lui ont prédit l'incendie de l'Hôtel des Postes :

« J'ai été dernièrement en présence de ce qu'on appelle un fou et de ce qu'on appelle une folle. Le premier est encore dans une maison de santé très connue ; la seconde est soignée chez elle par un de nos docteurs les plus en renom. Cinq jours avant l'incendie de l'Hôtel de la rue Gutenberg, la folle m'a dit : « On s'occupe trop de l'élec- « tricité qu'on ne connaît pas ; la terre est électrisée je le « vois bien, et il va y avoir des catastrophes ; un de ces « quatre matins, vous verrez flamber la maison des Télé- « phones. Je vois cela, et l'on dit que je suis folle ; cepen- « dant je ne suis qu'une réflexion et je réfléchis ce que je

« reçois »... Trois jours avant l'incendie en question, le fou, qui était très agité, m'a dit : « Tout s'électrise, les « fils électriques me font du mal, je ne peux passer près « des rails, ça m'hallucine, je suis halluciné et je vois l'Hôte « des Téléphones qui brûle »...

« La folle et le fou ne se sont jamais vus ; mais comme j'ai été en relations avec eux, on est libre de croire que j'ai pu être un véhicule télépathique entre eux.

« Nos savants en *us*, qui savent expliquer tant de choses, voudront-ils bien nous expliquer celle-là ? Ce serait parfait, si le Grand Maître de l'Université, qui doit être plus savant que tous les savants qu'il diplôme et récompense, voulait bien nous donner à ce sujet sa haute opinion ministérielle.

« En attendant, je ne puis me défendre de rappeler aux lecteurs de *l'Initiation* les mots suivants, qu'un M. Platon, très connu dans nos lycées, a écrits, il y a un peu plus de vingt-deux siècles, dans un ouvrage appelé *le Timée :*

« Dieu a joint la prophétie avec la démence ; et il est « aisé de se convaincre de cette vérité si l'on prend garde « que personne ne prophétise véritablement que lorsqu'il « est hors du sens ; c'est-à-dire lorsque Dieu, ou le som- « meil, ou quelque maladie lui ôtent l'usage de la raison. « Et comme ce n'est que par la raison qu'on juge des « choses, voilà pourquoi les prophètes n'entendent jamais « ce qu'ils voient, et on est obligé d'avoir recours à des « interprètes qui, n'étant pas dans la passion, expliquent « par des raisonnements fondés sur l'expérience, ce que « les prophètes ont vu (1) ».

« Quels meilleurs interprètes pouvons-nous avoir, pour le fait signalé plus haut, que les savants de la science officielle ?

« J'attends leur explication ».

Est-ce un miracle ?

La *Croix* publie la lettre suivante, racontant une des scènes qui se produisirent lors de la catastrophe de Messine et proclamant la protection de la Sainte Vierge :

« Nous voici à Palerme après trois jours de séjour à Giardini, près de Taormina. Des parents sont venus nous chercher et ont absolument voulu nous emmener dans leur maison. Nous sommes encore sous l'effrayante impression des événements... Il y a des moments où nous avons de la peine à croire que *vingt-quatre* personnes de notre famille ont disparu, que nous avons été sauvés par un miracle frappant, alors que notre maison n'est plus qu'une navrante ruine... Vous parler de notre frayeur, de notre douleur, de nos impressions est au-dessus de nos forces. Nous sommes convaincus que sans un miracle nous aurions certainement péri.

« Au moment où la maison s'écroulait avec un fracas épouvantable, la seule chambre où nous avons couru, moi et ma sœur, nous réunir à nos parents pour mourir ou vivre avec eux restait debout, malgré les secousses qui se succédaient en une suite d'instants qui nous parurent un siècle. Nous devons à la Sainte Vierge d'avoir été préservés.

« Le 7 décembre dernier, veille de l'Immaculée-Conception, ma sœur Giovanna entrait dans une église où l'on célébrait la neuvaine à la Madone. On avait mis en loterie une très belle statue de l'Immaculée-Conception. Tout le monde courait prendre des billets dans l'espoir de gagner la belle image. Giovanna n'avait par hasard que vingt centimes. Elle prit deux billets, regrettant de ne pouvoir en prendre davantage... Le 8 décembre, la statue de la Sainte Vierge prenait possession de notre maison, Giovanna l'avait gagnée... Elle nous a protégés. Elle était là dans notre chambre, la seule épargnée... Dites, s'il ne faut pas pleurer d'émotion ! »

(1) T. III, p. 71-72.

Société magnétique de France.

Les conférences organisées par la Société magnétique de France sont ainsi disposées en février.

14 février. — Girod, lauréat de l'école pratique du magnétisme : *Les diverses phases de l'état somnambulique*. Hypéracuité des sensations. Expériences avec Mlle Edmée.

13 février. — Docteur Baraduc : *La Constitution fluidique humaine démontrée par la photographie*. Nombreuses projections. — Durville : *Communication relative à l'organisation du Congrès international de psychologie expérimentale* qui se tiendrait à Paris en 1910.

18 février. — Durville : *Rapport de l'électricité avec le magnétisme humain*. Système du docteur Jodko. Transmission des ondes sonores sans aucun contact. La lumière et les rayons X produits par le contact humain. Vérification de la loi : les effluves de même nom se repoussent, ceux de noms contraires s'attirent.

Les conférences, faites au siège de la Société magnétique de France, à 8 h. 1/2 du soir, ne sont pas publiques. Ceux qui désirent y assister doivent demander une invitation au secrétaire général, 23, rue Saint-Merri, Paris, ou à un sociétaire de leur connaissance.

Blasphémateur puni

Le 1er septembre, à Metlaoui (Tunisie), un chauffeur italien, Emmanuel Porco, gagna un fusil à une loterie.

« A ma mort, dit-il à ses camarades, vous le mettrez près de moi dans mon cercueil, afin que, quand j'arriverai devant Dieu et la Madone, je tire dessus pour me défendre. »

Le lendemain de cet horrible blasphème, vers onze heures, étant descendu de sa machine pour acheter une grappe de raisin, il voulut y remonter pendant qu'elle était en marche. Son pied glissa et le malheureux tomba sous les roues du train.

Douze wagons lui passèrent sur le corps et le hachèrent tellement qu'on dut se servir d'une pelle pour en recueillir çà et là les débris sanglants.

Dévaliseur d'église devenu aveugle et muet

La *Revue Mariale* raconte que, dans une petite localité du Liban, un jeune homme resté caché dans l'église en vue de commettre un sacrilège, fut, la nuit, alors qu'il ouvrait le tabernacle pour saisir les vases sacrés, projeté hors du chœur par une force invisible. Au même instant, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes. On accourut, on trouva la porte fermée; on l'enfonça et l'on fut en présence d'un malheureux étendu au milieu de l'église et poussant des cris déchirants. Devenu aveugle et muet, il se débattait comme un énergumène et l'on fut obligé de l'enchaîner pour le transporter dehors.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.